

CAFE DU PARC AVRIL 2024

Revue mensuelle de l'Association
*Le Pont des Arts et des
Rencontres Culturelles Blanche Maynadier.*

VISIONS ET PAYSAGES

Numéro 38



œuvre de Catherine Cohen

Table des matières

RINA MALONE DUPRIET	5
SYLVAIN JOSSERAND	8
ANTONIO RODRIGUEZ YUSTE	10
PATRICK BALADIN	12
MONIQUE THIEULIN	13
XAVIER COQUELET	14
CATHERINE COHEN	16
ARNAUD KELLER	17
LIONEL MAR.....	20
CLOVIS CAMPIONE.....	22
CLAUDE GRUAZ.....	23
JOHN KEAT	24
EMILIA SILVI	25
MARTIAL MAYNADIER.....	27
ANDRE BRETON	30
DANIEL ANCELET.....	32
SYLVIE OLIVO.....	33
CLAIRE MARTIAL	35
SYLVIE GESLAN	38
MARTIAL MAYNADIER.....	39
MARTINE NAUDIN NIAUSSAT	42
CLAUDE HARDY	44
CLAUDE GRUAZ.....	46
MARTIAL MAYNADIER.....	47
MARTIAL GESLAN.....	48
CHRISTIANE SINGER	50
BLANCHE MAYNADIER	51
MARIE-GENEVIÈVE OLIVIER.....	54
ANNIE LASSANSÀA	55
STAVOOSKI PATRICK	56
BRIGITTE SOBRINO.....	57
MIREILLE HEROS	59

DANIELE DAVOUST	60
GEORGES KISCHINEWSKI.....	61
HÉLÈNE MÜHLHOFF-MOSNA	62
SYLVAIN JOSSERAND	66
MICHELLE CHEVALIER	67
RINA MALLONE-DUPRIET	68
CLAUDINE SPLINGART.	70
MARIE-CLAUDE ROBICHON.....	71
THIERRY SAJAT	72

Les complications de mon web mail en mars m'ont amené à occulter ce bel envoi poétique de Rina, toutes mes excuses à elle. Voici donc ses textes, qui me semblent tout à fait à leur place en tant que « visions et paysages » Martial

La nuit en poésie

« Les poètes savent que la nuit est immense. Elle coule dans leur sang, elle luit dans leur encre, elle respandit dans leurs poèmes » .

Le poète aime cette solitude au creux de la nuit,

Qu'elle soit nuit de passion,
Nuit inspirante,
Nuit d'ivresse,
Nuit de liberté,
Nuit de rêveries
Nuit lunaire,
Nuit de profonde solitude ,
Nuit blanche,
Nuit ténébreuse,
Nuit d'amour
Nuit de clarté
Nuit de paix retrouvée
Nuit de tristesse assumée
Nuit de toutes les voluptés
Toutes accompagnent notre plume gorgée d'encre
Sur la page blanche et immaculée de notre vie.

Rina Mallone-Dupriet
Le 11 mars 2024

La nuit, le jour

Quand la nuit voit le jour
Je m'éveille tour à tour
A la vie qui m'entoure
A mes rêves de toujours.

Quand la lune soudain disparaît
Derrière un nuage de rosée,
J'imagine ce que je serai
Si le soleil ne l'avait pas remplacée .

Quand le ciel s'assombrit
Et me laisse alors entrevoir
Un petit morceau de son miroir,
Mon être soudain s'obscurcit.

Quand les rayons du soleil
Dansent à nouveau dans le ciel,
La lumière coule et coule à flot
Et l'aube se métamorphose sans un mot.

Sur la terre en fleurs qu'elle décore,
Cette éblouissante boule d'or
Qui jaillit de l'horizon lointain
Me ramène au monde de demain.

Tout me ravit quand vient le jour.
Dans les cieus flamboyants qui brillent
Le soleil est enfin de retour
Et ma plume, sur mon carnet pétille.

Le jour a rencontré la nuit.
Il s'est amusé à la débusquer
Pour mieux la confisquer
A ceux qui l'aimait sans bruit.

Du crépuscule jusqu'à l'aube,
La lune viendra prendre sa place.
Alors je me cacherai la face
Et je m'endormirai dans cette lueur chaude.

Rina Mallone-Dupriet
Le 11 mars 2024

La nuit

La nuit,
J'entends les étoiles murmurer.
La nuit,
Je regarde le jour se retirer.
La nuit,
Je reste seule avec mes insomnies.
La nuit,
Je vois défiler ce temps infini.
La nuit,
J'observe l'ombre qui fait germer mes songes.
La nuit,
Je fabrique mes rêves que le jour réalise.
La nuit
Je garde une oreille attentive
Et un oeil ouvert au cas où...
Où la nuit oublierait le jour !
La nuit,
Le bruit hante mon sommeil.
La nuit,
J'espère que demain sera là
Car la vieillesse est comme la nuit
Qui descend doucement sur le jour !

Cette nuit
Tu n'étais pas là
Alors les étoiles n'ont pas brillé
Et le ciel s'est refermé
Sur cet amour que nous avions caché.

Rina Mallone-Dupriet
Le 11 mars 2024

La porte de la nuit

Devant la porte de la nuit
J'attends le jour qui s'est enfui.
Hier, alors que je rêvais sans bruit
Je ne l'ai pas vu s'évanouir sous la pluie.

Devant la porte de la nuit,
Le temps s'est arrêté et puis
Les nuages se sont dispersés
En attendant la lune qui arrivait.

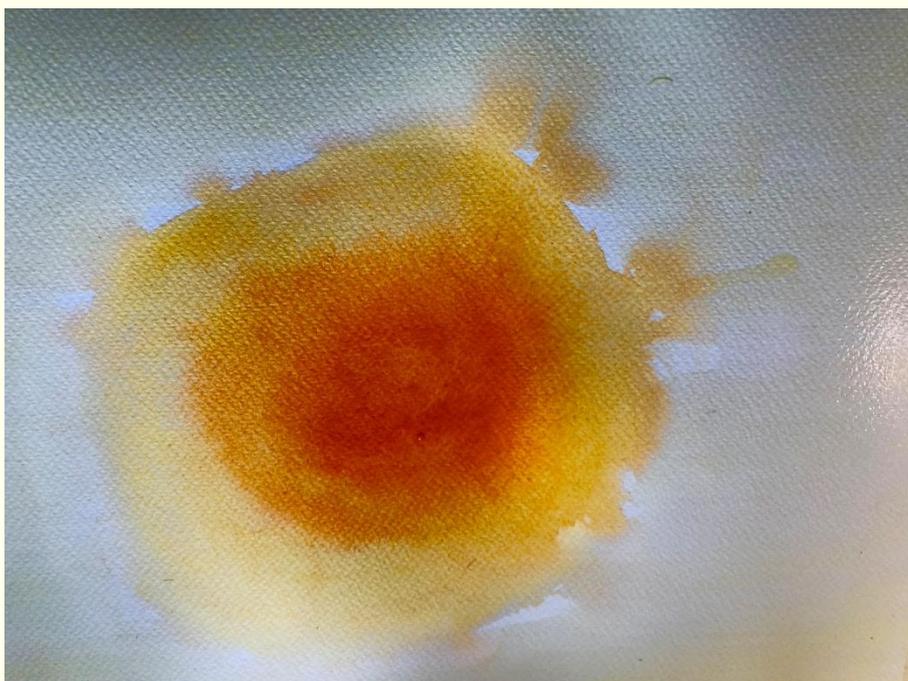
Devant la porte de la nuit
J'ai vu ma vie basculer
Dans ce grand trou noirci
Par le jour qui l'avait brulé.

Et si la porte de la nuit
Était le début d'une autre vie
Qui percerait cet au-delà et puis
Finirait par me donner d'autres envies.

Rina Mallone-Dupriet
Le 11 mars 2024

SYLVAIN JOSSERAND

31 mars 2024



Lumière de la résurrection de Pâques : aquarelle ; sylvain Josserand

Visions et paysages

(Haïkus)

En terre d'Écosse
L'apparition d'un fantôme
Dans des ruines hantées

Visions du futur
Dans une boule de cristal
Paysages rêvés

Des apparitions
D'anges bleus dans le ciel
Lumière du soleil

L'exploration
Des paysages intérieurs
Renaissance du Soi

Une renaissance
À la fête de Pâques
Un nouveau chemin

Amour et e

sylvain Josserand





Périphéries des villes

Notre beau pays, sous l'influence du consumérisme libéral, s'est enlaidi de vastes zones commerciales en périphérie des villes. Les ragougnasses « fast-foudiennes » américaines, chinoises, belges ou italiennes côtoient d'immenses grandes surfaces aux musiques crève-tympan, des magasins de sports, de bricolage, de chaussures, des jardineries et même des sex-shops. Les centres d'affaires sont de la même veine.

Dans le quartier des affaires
Aux longs immeubles de verre
Le grand Médipole de Savoie
Symbolise la mort et la Voie

Sur un parking surbooké
Aux sons aigus des tondeuses
Un chantier de béton armé
Une grue phallique hideuse

Un cerisier nain en pensées
Flirte avec le névé du mont
Sur la falaise haut perchée
Où paissent les petits moutons

Mon âme se nourrit du beau
Ce Sel de ma terre intérieure
Où L'Esprit germe en écho
Dans l'espérance et sans la peur

Sylvain Josserand
Parking du Médipole de Savoie



PAS QU'UNE SENSATION

Pas qu'une sensation
Là
Sous les yeux
Au plus profond
De moi
A l'intérieur
Tout un tas
De lignes qui
Se mélangent
Tout un tas
De lignes qui
Se dessinent
A l'horizon
Comme des ombres
Comme des géants
Comme des corps
Comme des vies
Pétrifiées
Comme des vies
En attente
Et le bruit
Les aboiements
Du silence
Les gifles
Du soleil
Le rouge
Qui s'écoule
Derrière
Les paupières
Pas qu'une sensation
Là
Sous les yeux
Un au-delà
Bien là
Un comme si
Mais qui est
Un ciel de zinc
D'ardoise
De bleu turquoise
Une palette jetée
Dans le ciel
Encore un bout
Au coin

De l'œil
La vie sauvage
Qui traîne
A deux pas
On l'entend
La vie sauvage
Qui piétine
Les empreintes
Qui rappellent
Pas qu'une sensation
Là
Sous les yeux

« Lorsqu'un homme est en état de révolte contre la mort, il prend plaisir à s'emparer d'un des attributs des dieux, le pouvoir de la donner » Ernest Hemingway

Ma révolte, un éclat de rire, pour tenter de brouiller les pistes.
La vision du grand échelas de Giacometti qui traverse la vallée.



Paysages et visions

Bien déformante approche de la réalité !
Le présent échappant à tous les absolus,
Laissez-moi sans lunettes,
sans jumelles et sans loupe,
avoir de ce bas monde
ma propre vision des choses,
et puis sans télescope
tout au bout de mon doigt,
vous montrer d'autres lunes
que celles tant promises.
Il est des paysages
même à vol d'oiseaux
que seul un arc en ciel
peut traverser d'un pas...
La nuit porte conseil,
du bout de la lorgnette,
nous verrons bien demain
en ouvrant les volets,
si se lève le jour une dernière fois.

MONIQUE THIEULIN

- avril 2024 -

Visions et paysages

Télé – Vision !

J'ai ouvert le bouton de la télévision...
Le programme imposé était loin d'être sage
Le choc produit en moi un rêve d'évasion
À mon esprit choqué par le sens des images !

Pour les moins de dix ans, aucune interdiction
Que ce soit badinage ou alors, par outrage
Les partenaires étant en pleine ébullition
Pour vanter le produit... L'auditeur en otage !

Tout y était décrit, les moindres sensations
Les odeurs ou les goûts, sans compter le partage
Les acteurs savouraient en pleine exhibition
Surprenant l'auditeur pour bien saisir l'ouvrage !

N'ayez crainte et surtout, ne perdez point raison
...C'était la promotion... Pour un nouveau fromage !!!

Poème n° 1007

Visions et Paysages

La pleine lune venue
Souvent le sommeil m'impose un refus.
Alors qu'il fait clair je me délite
Et sac au dos je file sur le monolithe.
La clarté me laisse entrevoir l'essentiel du paysage
Et dans le sombre de la nuit des visions sont de passage.
Visions d'une toute belle jeune fille
Perdue lorsque je partis en vrille
Lors de mes études d'ingénieur
L'alcool venant perturber mon intérieur.

C'était il y a longtemps
Il y a au moins trente ans
Et depuis je m'en mords les doigts et les tifs
Car elle m'a laissé devant mon répétitif « Amore je te kiffe ».
Jamais je n'ai plus kiffé de la sorte
Malgré une ouverture en grand de la porte.

La nuit sur mon rocher je voyage
Et me positionne prêt au décollage
Vers des visions nocturnes
Tellement différentes de celles diurnes.
Des fois je me transforme carrément
Et selon la lumière je vois des formes sur le devant :
Des vaches, des zèbres, des dinosaures,
Du pain, de la confiture, j'édulcore
À grands coups de calva ou de Chartreuse.

Alors réapparaît ma vie d'étudiant des heures creuses
Lorsque je partais en vrille
Avant que ne vienne la quille.
Plein d'imagination je suis survolté
Sur deux m² sous le Voie Lactée
Et fais des conneries jusqu'à faire tomber ma LED !
Sans elle...mes pieds sur cette voie raide ?

Et je vois ma frontale
Sur le front du renard qui cavale
Entre épicéas et hêtres...
La dose était un peu forte peut-être ?
Aujourd'hui je perds pied, mon édulcorant j'ai changé,
Il m'a dérangé.
J'ai remplacé le calva par de l'absinthe
Soi-disant pour une fille, une sainte ?

Enfin vaut mieux ça que la télévision
Mais l'heure tourne et j'ai des révisions,
Car je vise un master
De coach pour conteurs.

« Ma corde,
Où est ma corde ?
Mon descendeur ?
Holà ! J'ai même pas peur !
Et mon pied ?
Il est où mon pied ?
Ah ! Il est là mais sur rien...
Pff ! Je suis pas bien...»

Pour la vision d'une sainte
J'ai bu de l'absinthe...

Xavier Coquelet

CATHERINE COHEN

Paris, le 5 avril 2024

VISIONS ET PAYSAGES

Vision et paysage

Il est un paysage gravé dans ma mémoire,
Un souvenir lointain qui parfois ressurgit.
Il est un paysage enfoui dans le passé
qui, comme une vision, éclaire, protège et reconforte.
Le temps n'a pas fané l'éclat de ses couleurs,
Des bleus profonds, saturés, ourlés d'un jaune sable.
La blancheur d'une maison qui rayonne au soleil.
Pareil à un tableau d'art contemporain, dépouillé, essentiel,
avec ses tâches de lumière délicatement disposées.
Elles diffusent chaleur, douceur et bienveillance.
Cette vision paysage se dresse comme un rempart dans mon univers intérieur.
Contre le gris du ciel, contre les inquiétudes, contre les rugosités du monde.
Une évidence, une protection.
Assise à l'arrière de la voiture que conduit mon grand-père, le nez collé à la vitre,
Je regarde, éblouie, la splendeur de l'été à Tanger.
Plus de soixante ans ont passé.



ARNAUD KELLER

vous propose ses « Visions »
et vous emmène vers quelques « paysages » au goût d'un café d'avril...

De la poudre aux yeux

Aux yeux des bambins d'antan,
Le marchand de sable sur un nuage
Jetais de la poudre lentement
Pour endormir les enfants sages.

Une poussière d'étoiles descendait
Des cieux au petit écran,
Et devant mon lit s'arrêtait.
Du sable, pour un rêve ou bien cent.

De la poudre aux yeux
Ça marche quelque temps
Pour les vantards, les ambitieux.
Mais ce n'est que du vent !

Dans le sable des dunes
J'ai creusé des songes imaginaires.
Je m'y suis blotti sous la lune
Pour la nuit et ses mystères.

J'ai vu, j'ai rêvé

J'ai vu une sirène heurter les rochers
Quelques algues noires ont amorti le choc
Sa queue blessée s'est mise à saigner
Les écailles sont fragiles contre les rocs

J'ai rêvé que je la secourais
La portant dans mes bras aussitôt
Vers la grotte sur un lit douillet
Je la couchais loin des flots

J'ai suivi des yeux sa fine blessure
Avant de la soigner et de la panser
J'ai vu une sirène comme aventure
Dans ses yeux, je venais de me noyer

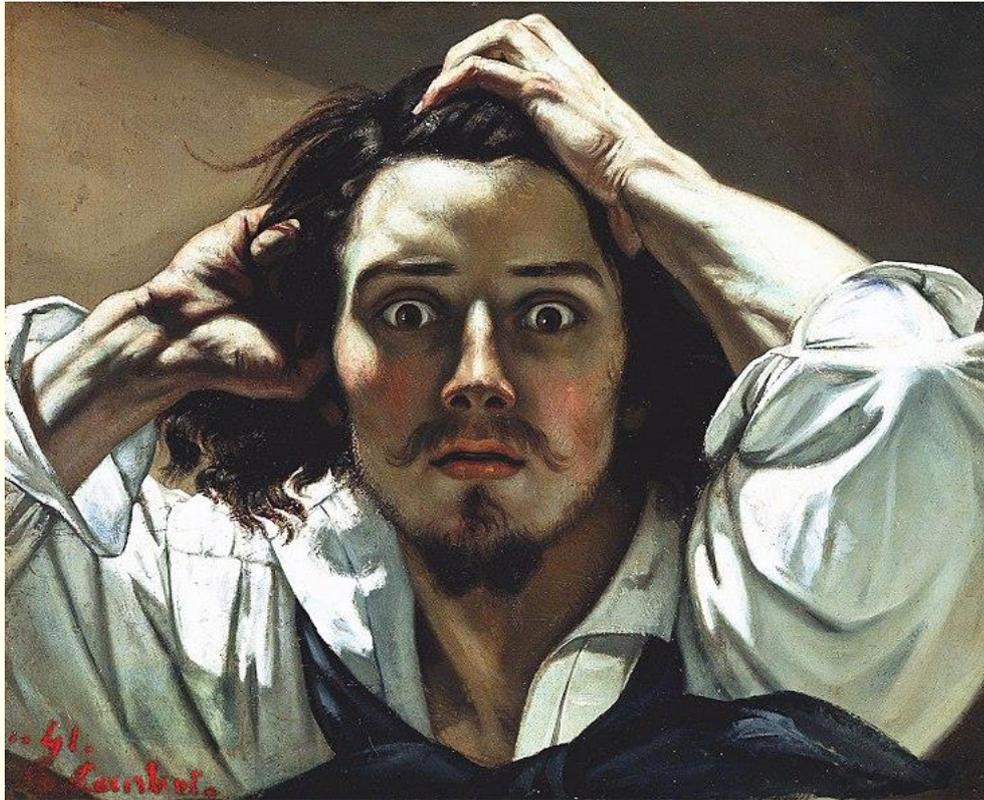
J'ai heurté mon front sur le rocher
Espérant qu'elle vienne à mon secours
J'aurais voulu dans ses bras m'abandonner
Mais elle a repris la mer pour toujours

Alors, je restai sur le sable, inanimé
Je voguais dans un océan de pensées
Certains se noient dans l'extrême
Moi je me suis baigné dans un je t'aime

Déambulation sous la pluie

Il déambule de la Seine à la fontaine.
En toute saison, il apprécie la
promenade.
Cette fontaine, presque une camarade.
Même s'il se perd, ses pas l'y ramènent.

Vent frais ce matin en ce début
d'automne.
Au loin, les cloches doucement sonnent.
Les sons s'accordent à ses pensées folles
Sous les trombes d'eau qui dégringolent.



Le Désespéré est un tableau du peintre français Gustave Courbet réalisé entre 1843 et 1845

Le désespéré

Gustave n'en croit pas ses yeux.
Il en est presque à s'arracher les cheveux.
Face à lui, elle est là, belle et ingénue.
Enfin dévoilée dans sa vérité toute nue.

Il a passé sa vie avec des scènes de campagne.
Enterrement à Ornans, vaste toile comme une campagne.
Esquisses, préparation des personnages, des costumes.
Donner la fidèle vision de la procession, des coutumes.

Oui, son modèle est là, comme dans son atelier.
Quand, nue, drapée dans un linge, elle s'était déshabillée.

Encore une scène avec divers personnages.
Des curieux, des visiteurs, de tous les âges.

Gustave a jeté ses pinceaux, gardé son tablier.
Chemise ouverte, bouche ahurie, yeux écarquillés.
Ses manches relevées donnent un sentiment de hâte.
Son cœur bat la tourmente, cardiaque écarlate.

Il ne comprend pas pourquoi elle est en face.
Là, tout contre le mur, resplendissant de grâce.
Elle est l'origine du monde de la peinture.
La Joconde au musée d'Orsay, quelle forfaiture !

Dans la nuit de l'écriture

Le cercle de lumière se déplace vers un autre ailleurs. Est-ce la bougie qui éclaire les mots ou la pâle clarté lunaire qui donne la suite à la première phrase ? Philippe ne le sait pas. Il avance entre les arbres en pensée. Sentinelles bienveillantes comme des compagnons tutélaires d'écriture.

Cette nuit, il marche dans cette forêt extraordinaire. Il boit les bruits des arbres, il respire la pénombre. La bougie faiblement esquisse entre ombre et lueur les contours fantomatiques des pins. Philippe inspire et s'inspire. Au matin il expirera la sève créatrice des mots. L'encre gardera le goût de la résine. Poisseuse, collant aux doigts, engluant sa pensée, cette plongée nocturne éveillera un paragraphe, révélateur de sa divagation. Un autre ailleurs comme une clairière conclura la page.

Philippe n'emporte pas de carnet, pas de crayon, c'est son ressenti ultérieur qui est écrivain.

Ombres des rayons

Le soleil s'est accroché aux rayons
Aux rayons de la bicyclette qui voyage
Entre Paris et Rouen, quelle impression !
Impression avec les rayons de passage

Sur le chemin des bords de Seine
Rayons aux ombres tourbillonnantes
Sacré jeu de lumière, mise en scène
Pédale doucement ! Chaleur étouffante

Sur son dos le promeneur a installé
Un chevalet, une toile et son matériel
Il veut saisir le juste moment et s'arrêter
Là où les fleurs ont l'odeur du miel

Ombres des rayons sur le chemin de terre
La nature est élément aquatique ou floral
Lui seul saura quand mettre pied à terre
Cueillir la lumière des flots tels des pétales

Il chasse l'étincelle, il pêche l'impression
Guetteur du soleil, voyageur des nuages
Avec un tel paysage, entre les rayons
De Paris à Rouen, il pédale avec courage

Arnaud Keller

En regardant le ciel

Je me souviens de ce nuage
qui s'en allait se perdre au-dessus
du toit de ma maison.

Chaque matin, nos rêves nous réveillent
et nous empêchent de mourir.

C'est en regardant le ciel que
notre désir de vivre est le plus fort.

Je me souviens de ce nuage
qui à lui seul gardait l'âme de ceux
qui sont partis loin de nous.

J'écris des nuages

J'écris des nuages
comme des mots clairsemés
sur la page du monde.

Je sais qu'ils sont là.
Je les entends respirer
comme les feuilles des peupliers
près de la rivière.

Tu me donnes rendez-vous pour le futur
sur une terre de rêves australs.

J'écris des nuages
qui nous ressemblent
dans l'harmonie éphémère de nos êtres.

Où je m'échappe du monde

Il y a des jours où je m'échappe du monde
où j'embrase la poésie
de toute ma chair et ma force.

Il y a des jours où le silence est plus fort que tout
où seules les images et les voix m'importent.

Il y a des jours où je m'échappe du monde
où les mots habitent mes pensées
Et mon corps jusqu'à l'infini.

Ce supplément invisible

La vie est comme un arc-en-ciel.

Nous traversons le monde
en contournant les montagnes
aux sept couleurs.

Glisser dans la nuit en épousant
l'ombre de la lune.

Se savoir vivant sous
la lumière mélancolique du ciel.

Soigner les âmes qui nous entourent.

La poésie est ce supplément invisible de vie

Lionel Mar

CLOVIS CAMPIONE

03/04/2024

Clovis, notre plus jeune contributeur est actuellement en CM2 et non CM1 comme annoncé précédemment.



VISION ET PAYSAGE

Le rocher a une tête d'oiseau
Cela vous paraît un peu bizarre !
Mais cet oiseau est plein de mots
Il monte la garde, surveillance, regarde

Dans son lit d'arbres, il dort.
Quand le jour se lèvera
L'oiseau s'envolera
au-dessus des plaines
il voyagera.

Et le rocher veille sur l'oiseau,
lui donne la liberté
le rendant bienveillant.
Couvert de mousse,
son corps lisse et plat,
regarde la montagne grise.

Quand viendra le coucher du soleil
le rocher se transformera
en oiseau vrai
pour aller voler
sur les collines enneigées.

La musique des mots

les mots ont leur musique
une musique discrète
qui vous saisit et vous emporte
vers quelle contrée je ne sais

cette musique je l'entends
elle est là tout près de moi
et frappe à ma porte
dont hélas je n'ai pas la clé

et je reste là fébrile
rêvant de ce que pourraient être
ces mots ces si jolis mots que pourtant je perçois
et qui sont là flottants et n'attendent que moi

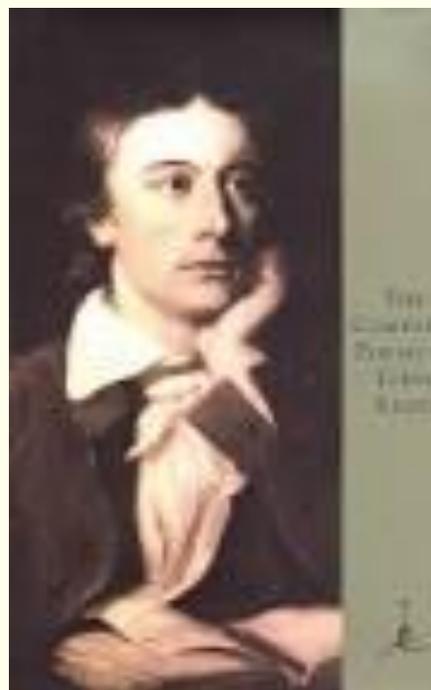
le poète disait
a thing of beauty is a joy for ever
ce qui n'a guère de sens
mais veut dire tant de choses

JOHN KEAT

A thing of beauty is a joy forever
A thing of beauty is a joy forever:
Its loveliness increases; it will never
Pass into nothingness; but still will keep
A bower quiet for us, and a sleep
Full of sweet dreams, and health, and quiet breathing.
Therefore, on every morrow, are we wreathing
A flowery band to bind us to the earth,
Spite of despondence, of the inhuman dearth
Of noble natures, of the gloomy days,
Of all the unhealthy and o'er-darkened ways
Made for our searching: yes, in spite of all,
Some shape of beauty moves away the pall
From our dark spirits. Such the sun, the moon,
Trees old and young, sprouting a shady boon
For simple sheep; and such are daffodils
With the green world they live in; and clear rills
That for themselves a cooling covert make
'Gainst the hot season; the mid-forest brake,
Rich with a sprinkling of fair musk-rose blooms:
And such too is the grandeur of the dooms
We have imagined for the mighty dead;
All lovely tales that we have heard or read:
An endless fountain of immortal drink,
Pouring unto us from the heaven's brink.
Une belle chose est pour toujours une joie

Une belle chose est éternelle joie
Car sa beauté s'accroît, jamais on ne la voit
Se changer en néant, mais plutôt garantir
Pour nous une tonnelle, un lieu où s'assoupir,
Plein de vigueur, de rêves doux, de souffles sereins.
Ainsi, chaque matin, nous tressons de nos mains
Un passement de fleurs qui nous relie au monde
Malgré le désespoir, la fortune inféconde
Des plus nobles personnes, les jours si longs et sombres
Et tous ces vils chemins, plongés dans la pénombre,
S'ouvrant sous nos yeux: oui, en dépit de ce mal,
Le sens de la beauté retire un peu le voile
De nos esprits si noirs. Tels le soleil, la lune rousse,
Arbres, jeunes arbustes, créant une ombre douce
Abritant les troupeaux... Et telles les jonquilles
Dans leur monde de verdure; et ces rus qui babillent
Et construisent leurs lits dans de si frais bosquets,
Contre la saison chaude, et tel hallier en la forêt,
Qui fleurit, riche du musc d'un beau rosier satin,
Nous aussi nous formons la grandeur des destins
Que nous imaginons pour les glorieux morts
Dans tous ces jolis contes que l'on entend encore,
Cette source incessante d'immortel nectar
Qui se déverse en nous depuis le bord d'un ciel d'espoir

Pour prolonger l'inspiration de
Claude Gruaz
Les mots du poète John KEAT
Extraits d'ENDYMION



Mort à 25 ans en 1821

EMILIA SILVI

Lanciano 12 avril 2024

Une vision peut-être aussi celle d'un personnage qui nous est cher, comme ce beau portrait que nous trace Emilia

MA VÉNÉRABLE TANTE !

Ma vénérable tante est un mythe !
Petite, mais avec une grande énergie physique et psychique,
Toujours élégante et bien peignée,
Se bat contre le monde entier
Et contre tous ses maux.
Elle n'abandonne jamais !
Dans sa vie, elle a dû affronter
Tant et tant de difficultés
Mais elle a toujours su jongler
Pour faire face aux obstacles et les surmonter
Comme si elle était dans une course...
Cette tante, de prénom Carla, est une ancienne
Directrice d'école primaire.
Restée mademoiselle,
Adorait ses petits élèves
Et les calinait comme s'ils étaient ses enfants,
Non sans exiger une bonne discipline
Et l'application appropriée dans l'étude!
Encore aujourd'hui, à son âge vénérable
(Il est interdit de le lui demander!)
Ses élèves (certains déjà grands-parents !)
Se souviennent d'elle avec beaucoup
D'affection et de sympathie.
Avant de devenir directrice
Elle a enseigné dans des écoles de montagne,
Faisant des kilomètres à pied pour atteindre
Le lieu d'enseignement,
A parcouru des routes enneigées, caillouteuses, inaccessibles,
Sans jamais perdre une heure de service,
Bien fidèle à son devoir.
Entreprenante, astucieuse, prudente, sagace,
Elle a su se faire respecter...
La plus jeune d'une famille nombreuse,
Cette petite sœur de mon père,
A été choyée par tous sa famille
Et surtout par sa grande sœur,
Tante Lina, qui l'a gâtée en tous points !
Ma chère tante Carla ne s'est jamais occupée
De travaux ménagers,
Et de la cuisine, encore moins...
Et sans sa sœur, aujourd'hui, elle achète des plats tout préparés !
Elle enseignait, ramenait un salaire à la maison,

Et tante Lina était son bras droit ...
Deux jeunes filles, avec 14 ans de différence,
Qui se sont soutenues
Dans les difficultés et qui ont tout partagé
Même les bons moments de vacances,
De voyages, en Italie et à l'étranger,
Quand elles ont eu la possibilité de les faire...
Ce qui caractérise Carla c'est sa grande exubérance,
Son aisance, sa vivacité
Et son "bavardage" sur tout et tous ...
Elle sait tout de tout le monde, comme on dit,
Vie, mort et miracles, depuis sa naissance...
Elle a ses habitudes :
Prendre le petit déjeuner au bar :
Cappuccino et croissant simple, toujours!
Tout le monde sait ce qu'elle prend...
Elle connaît tous les restaurants de la province
Et adore manger du poisson, des fruits de mer,
Et en particulier des moules!
Elle adore sa nièce Emilia et
Elle les lui prépare farcies
Lorsqu'elle satisfait sa gourmandise
Avec aussi les risottos, surtout ceux aux fruits de mer,
Ainsi que tous les plats qui
Lui rappellent la cuisine de sa mère Emilia,
Ma grand-mère, et les préférés de tante Lina,
Sa chère sœur qui la protège encore d'en haut !
Heureusement qu' Emilia
Se souvient comment ils se préparent
Parce qu'elles partagent les mêmes passions culinaires !
Quand tante et nièce déjeunent ensemble
C'est une grande fête pour tout le monde...
À Lanciano on l'appelle "le rocher" et rocher elle est !
Mais c'est un jeune rocher...
Avec ses, seulement, 96 ans !
Elle est vraiment bien sympathique
Et en très bonne santé
Ma vénérable tante !

MARTIAL MAYNADIER

Atelier de Gravigny
12 avril 2024

À sept :
Martial et Sylvie Geslan, Zora, Danièle, Annick Marc, Michelle et moi

Visions et paysages

*Après lecture des Tournesols de Breton (voir texte dans les pages suivantes)
et le récit de mes malheurs de piqûres.
Je leur lis mon texte écrit ce matin :*

Poème de train

Hier une piqûre
Violente à la cheville.
Avec Michèle et son amie
Maryvonne, nous regardions
Le soir film Gemma Bovary
Soudain l'impression d'une guêpe
Mais rien de visible pourtant
Je vais salle de bain
Y passer de l'alcool
Et je reviens pour voir la fin
au moment où elle s'étouffe
Avec du pain
Je ressens moi comme un malaise
Une oppression
Je crains suite de la piqûre
Et retourne salle de bain
Enlevant la chemise et pull
Je me vois couvert taches rouges
Une douzaine un peu partout
Je les arose encore d'alcool
Tout le bas de ma jambe gonfle
Je sais mon allergie aux piqûres de guêpe
Avec un un œdème à Trouville
M'ayant conduit chez le docteur
Un Syrien je m'en souviens bien
A moins d'une autrefois...
Peut-être en le Jura....
Bref il me faut du soin
Pendant longtemps, j'eus avec moi
De quoi me faire une injection
D'antihistaminique à garder au frigo
Et puis tout simplement de la ceterizine
Mais à présent je n'avais rien
Recherchons pharmacie de garde
Cela n'existe plus
C'est le commissariat
Qui dit " c'est l'hôpital
Les urgences nocturnes
Où vous aurez une ordonnance..."

Je ne veux pas y aller...
J'appelle le Samu :
C'est un régulateur
qui longtemps m'interroge
Puis me donne autre numéro
Celui d'un médecin de garde
Qui fait consultation virtuelle
Et me dit prendre cortisone
Je n'en ai pas
Il me demande « Quelles crèmes
Avez-vous donc dans vos placards ? »
Mima qui prend la chose en main
Y trouvera du Betneval
A étaler en large couche
Sur chaque bouton de piquêre
Après avoir pris douche fraîche
Un Efferalgan par-dessus
Et je n'ai pas trop mal dormi.....

*Je propose une déambulation surréaliste avec des titres imposés (tirés au sort pour chacun)
et possiblement sans rapport avec le texte.
Avec à la fin un salut nommant l'auteur, comme le fait André Breton.*

Je tire un titre approprié et commence mon délire :

Les soins

Je cherchais une pharmacie
Dans les rues d'Arras à minuit...
Glosant sur la philosophie consumérale d'aujourd'hui
L'esprit abscons, ailleurs,
Déjà parti dans le rêve nocturne
Piqué de frais,
Le silence envahissant des étoiles perçait l'obscurité
De trous d'aiguilles luisants
Plus de voiture
Plus d'âme
Seulement l'écho des pas sonnants et trébuchants
Comme une espèce de fausse monnaie
La pharmacie de garde
Notion ancienne
imaginée d'enfances estivales
Aujourd'hui le commissariat !
La voix rogue renvoyant aux urgences hospitalières
Image d'attente en couloir entre les moribonds
Jusqu'à l'aube pour ordonnance dérisoire
De Cythère-usine à deux balles !
Le temps de crever de désespoir
Et d'attente énonçant son tarif
Usure des touches téléfaunesques
Et des doigts gonflants de malaise
Aux lisières de la peur
D'y rester sans trouver l'issue
La bonne porte

Lumière verte de la croix
Guidant comme un phare interdit
Vers le port, saluant comme porc...
Salut porcherie des étangs d'art sacré
Levés comme un seul homme
Pour la gloire Olympique
Et le triomphe des phobies parisiennes...
Délirante lucidité nocturne
Comme un Chopin aviné de chopine
Qu'avais-je donc chopé...
Devant ma télé
À me ruer aux ruelles en quête de l'ami
Bidasse sur les pavé d'Arras
Piqué par quelle mouche Tsi Tsi ?
Pas tsé tsé car le sommeil était mort
Et la nuit s'avancait
Il fallait conclure, chercher le salut
Ou le port. Mais non la blague est déjà faite.
Peut-être le samu ?
C'est presque le salut, avec le m de mort
En possibilité...
Ou bien l'internement.
Sans les soins.
Resté piqué à vie.
Avec un grain dans la tête.
Poète peut-être
Pour toujours
Dans la marginalité créative du rejeté.
Et c'est alors que je l'ai rencontrée,
La Lune fauve me regardait
Et dit dans sa face cachée
« Tiens ! Voilà Martial Maynadier »

ANDRE BRETON

Dans *L'amour fou* (1937), Breton raconte sa troublante rencontre avec une femme et constate que tournesol en était la préfiguration, plus de dix ans avant.

C'est en effet, dans le quartier des Halles et de son restaurant Le Chien qui fume que Breton fait la rencontre de « *la belle inconnue* » qui exerce la profession de nageuse en aquarium dans un cabaret.

TOURNESOL.

La voyageuse qui traversa les Halles à la tombée de l'été
Marchait sur la pointe des pieds
Le désespoir roulait au ciel ses grands arums si beaux
El dans le sac à main il y avait mon rêve ce flacon de sels
Que seule a respirés la marraine de Dieu
Les torpeurs se déployaient comme la buée
Au Chien qui fume



Où venaient d'entrer le pour et le contre
La jeune femme ne pouvait être vue d'eux que mal et de biais
Avais-je affaire à l'ambassadrice du salpêtre
Ou de la courbe blanche sur fond noir que nous appelons pensée
Le bal des innocents battait son plein
Les lampions prenaient feu lentement dans les marronniers
La dame sans ombre s'agenouilla sur le Pont au Change



Rue Gît-le-Cœur les timbres n'étaient plus les mêmes
 Les promesses des nuits étaient enfin tenues
 Les pigeons voyageurs les baisers de secours
 Se joignaient aux seins de la belle inconnue



Dardés sous le crêpe des significations parfaites
 Une ferme prospérait en plein Paris
 Et ses fenêtres donnaient sur la voie lactée
 Mais personne ne l'habitait encore à cause des survenants
 Des survenants qu'on sait plus dévoués que les revenant
 Les uns comme cette femme ont l'air de nager
 Et dans l'amour il entre un peu de leur substance
 Elle les intériorise
 Je ne suis le jouet d'aucune puissance sensorielle
 Et pourtant le grillon qui chantait dans les cheveux de cendre
 Un soir près de la statue d'Etienne Marcel
 M'a jeté un coup d'œil d'intelligence
 André Breton a-t-il dit passe.

LA COMPLAINTÉ DE MON PIED

Mon médecin m'oblige à marcher sans chaussures,
Mais demeurer pieds nus n'est pas la sinécure,

Me voici donc puni, mais par où j'ai péché,
C'est drôle de façon de se prendre le pied,

Comme je ne peux donc circuler qu'en chaussettes,
Ce n'est pas élégant lorsqu'on se veut poète !

Ne prétendez pas que je vous casse les pieds,
Même si mon humeur m'inspire un pied de nez,

Et si dans mes propos j'exprime mon mal d'être,
Ce n'est pas que je sois pris au pied de la lettre,

Je fais le pied de grue et vais en va- nu- pieds,
Mais c'est au pied du mur qu'il me faut m'afficher !

On dit bon pied, bon œil et que la vie est douce,
J'eus plus de croche- pied que de bons coups de pouce,

Contre le mauvais sort, j'ai lutté pied à pied,
Mais ne me dites pas que j'écris comme un pied,

Car c'est mon cœur qui parle, et si je rends les armes,
C'est pour baiser vos pieds que j'arrose de larmes !

SYLVIE OLIVO

Mélancolie Estivale

« Le portail était laid, jaune pas beau et marron, mais Dieu que mon cœur battait fort au bruit lointain du moteur...de la deux chevaux jaune ! Il portait, supportait toute mon attente, mon manque ; les vaches, imperturbables elles, n'attendaient rien.

La balançoire bricolée par notre grand-père oscillait, solitaire et mélancolique, l'odeur des cages à lapin chatouillait familièrement mes narines, il faisait chaud, j'avais mis mon short rouge et mes sandales de colos. Celles en cuir.

J'attendais, stoïque. Ma cousine, aurait aimé ressentir cette attente, ce besoin, elle me l'enviait un peu, allez savoir pourquoi... et cela la peinait aussi, cela signifiait que je préférerais être chez moi plutôt qu'en vacances chez nos grands-parents. Elle tentait en vain de détourner mon attention, m'écarter du portail où la boîte à lettres, assortie aux couleurs marron et jaune pas beau, s'accrochait, désespérément vide, pas de lettre. Elle ne partageait pas mon espoir, ma mélancolie, elle se sentait tellement bien auprès de notre grand-mère. Il faut dire que cette dernière avait une forte préférence affective pour ma cousine, trouvait toujours de bonnes raisons à ses bêtises ou ses erreurs. Mais je résistais.

Souvenir d'une fin de matinée parmi beaucoup d'autres....

L'affection justement, l'amour filial, familial, me manquaient terriblement, rien ne me retenait vraiment ici. Cette absence d'affection se sentait tellement, elle déterminait le ressenti de mes jours, en fait, si je venais, c'était surtout parce que ma cousine était en vacances chez nos grands-parents, qu'elle souhaitait toujours ma venue, ça me faisait plaisir bien sûr, mais le séjour était trop long. D'autant que généralement, j'avais passé le mois d'avant en colonie de vacances ! Mais en colonies de vacances au moins, c'était la neutralité affective avec les monitrices, j'avais des copines. Certes, les contraintes collectives me pesaient souvent, j'étais une rebelle.

Parfois, mon grand-père (papy), rentrant du travail avec sa mobyette grise, me disait de me poser au frais, à l'ombre, je refusais toujours obstinément, ni moquerie ni quolibets ne m'auraient fait changer d'avis.

J'attendais.... le bruit du moteur, puis le point jaune de la voiture de la factrice.

Papy rentrait sa mobyette dans le petit bâtiment en bois qu'il avait construit pour s'en faire un établi, entreposer son matériel. Le moteur chaud de sa mobyette frôlait mes mollets, j'avais envie de partir loin, avec elle, j'irais plus loin qu'avec mon vélo, c'est sûr... et puis, je pourrais retourner à la maison.

Souvent déçue, pas de courrier, j'éprouvais alors un chagrin disproportionné, trop grand pour moi, dont je n'osais parler.

Je montais alors au grenier, la longue pièce chaude, étouffante, aux odeurs de toile de jute, de paille, de vieux journaux, me rassurait, j'aurais voulu y passer des heures, m'y endormir jusqu'à la fin de mon séjour.

Le dimanche matin, notre tante Renée et tonton Jean arrivaient relativement tôt chez nos grands-parents, nous étions encore au lit ma cousine et moi. Ca me faisait toujours un coup au cœur car la voix de tante Renée avait des inflexions identiques à celles de ma mère... Elles chuchotaient, papotaient, ça me fichait un cafard terrible et pourquoi ces chuchotements ? Comme si elles se racontaient de graves secrets de famille.

Et surtout, leurs chuchotements étaient interminables.

Tous les dimanches, c'était le même scénario, tante Renée vidait son panier dans lequel elle avait mis des journaux et autres pour mamy, les chuchotements commençaient alors, interminables, et puis, tonton Jean, lui, allait directement s'allonger sur le lit de nos grands-parents ne tardant pas à ronfler, bien que bizarrement très réactif sur ce qui se disait autour de lui, d'un coup, il lâchait un mot, une phrase, pour signifier qu'il suivait !

Le lundi c'était la lessive, nous lavions du linge à la main, notre grand-mère le faisait bouillir dans sa bassine, elle ne voulait pas utiliser sa machine à laver pour le blanc et les bleus de travail aussi... Avec l'eau de la lessiveuse qui restait, elle lavait le sol.

Le boulanger passait le matin, le boucher un midi de la semaine, le poissonnier un autre jour, et enfin le camion épicerie passait en fin de semaine. Notre grand-mère achetait ce qui ne poussait pas dans le jardin : des fruits exotiques, oranges, bananes dont les parfums flottaient dans le camion. Des sachets de bonbons, des paquets de biscuits attiraient le regard, enfin notre regard !

On empruntait les vélos pour aller dans la petite ville la plus proche (presque un village), parfois nous y allions à pied et puis plus tard, nous sommes allées dans une ville plus grande et plus loin.... On allait à la piscine aussi.

Pas énormément de distractions dans cette campagne dont j'ai gardé tant de parfums, d'odeurs, de sensations. Je me souviens de l'ennui avec un peu de nostalgie, on ne savait pas toujours quoi faire... et notre grand-mère n'aimait pas qu'on lise, allongées au frais sur le lit ! A la place, il y avait les haricots à cueillir, puis à équeuter, les petits pois à écosser, les pommes de terre à éplucher, des frites à couper, selon le jour, l'heure.... Les pommes de terre à ramasser aussi (nous avions droit à 5 francs).

J'attendais la fin du mois, j'attendais le courrier, une carte postale, et le midi, j'attendais la factrice. »

Les années passent, à l'envers, à l'endroit, elles passent et l'on oublie ses fragilités juvéniles, ses dépendances affectives, les parfums adorés du chez soi d'alors.

Le temps est passé et c'est toi qui as attendu, espéré mes messages, mes passages, chaque jour. Mes départs t'obsédaient mettant à jour ta vulnérabilité, tes peurs... Ton regard me faisait mal.

Tu n'as pas guetté un bruit familier de moteur comme l'enfant que j'étais, mais ma voiture, garée pas loin de ta fenêtre, ou bien ma silhouette avançant vers ton entrée. Je levais la tête et te voyais derrière ta fenêtre.

La sonnerie du téléphone ou de l'interphone emplissait ton cœur d'espoir, d'impatience, et même, de gaïté. Parfois aussi, tu m'appelais, la voix pleine d'un reproche sous-jacent « Tu n'es pas venue ce midi ! ». Ou bien tu me disais, « tu pars déjà ? Tu viens d'arriver, reste, reste encore un peu. »

Et voilà. Aujourd'hui, en écrivant ces mots, je viens de réaliser combien nos chagrins nos solitudes se sont frôlés, croisés, souvent, combien nous nous sommes manquées..... Manquées ?

Si je te manque, si ton regard me cherche durant mes absences, sache que mon silence est plein d'amour et plein de toi. »

CLAIRE MARTIAL

Lyon / Février 2024



ALMA

Sous un soleil blafard, cheveux au vent, l'intrépide Alma roule en trottinette tout en scrutant la rivière. Elle ferait bien un tour de barque, juste un petit tour, histoire de pagayer à nouveau, humer la rivière au plus près, ressentir son roulis, la vibration de la lumière sur l'eau, côtoyer un couple de cygnes, un héron sur la berge, faire signe au conducteur de péniche, toucher du bout des doigts la fraîcheur de l'eau de la rivière bien-aimée.

Alma ralentit l'allure. Sous un parapluie bleu blanc rouge aux larges bords, une silhouette, assise sur un pliant, immobile, regard tourné vers la rivière. Un dos voûté, tête enfouie dans les épaules, un chien endormi à ses côtés. Une légère brise fait trembler les pampilles accrochées aux baleines de son parapluie grand ouvert, ce sont des drapeaux miniatures de tous pays, pétaradants de couleurs. La curieuse Alma s'approche et s'assoit dans l'herbe tout près du chien, regard tourné vers les flots. Elle se pose. Un léger vague à l'âme l'étreint depuis ce matin. Les ronds dans l'eau, le vol du cygne, les reflets argentés, un train qui file au loin...

Ses pensées flottent au gré du vent des quatre saisons. Elle ne sait jamais trop quoi faire de ses jours truffés de nostalgie. Le chien s'éveille sous son regard et se blottit contre son maître. Alma fredonne sa mélodie préférée " Les moulins de mon cœur ". Soudain, brusquement, la silhouette assise se déplie et soulève son parapluie à bout de bras. Il se met à tourner, on dirait même qu'il va s'envoler le parapluie, il frémit, tourne, tourne encore,

sans fin, il n'en finit pas de tourner, les minuscules drapeaux s'agitent, tourbillonnent, les baleines vibrent, la toile se gonfle. Une danse tournoyante, emportée par le mouvement et la force du corps, un mouvement giratoire. La silhouette devient derviche tourneur. Anna applaudit. Décolleront-ils ?

- Mince alors, dit la silhouette à voix haute en se rasant, son parapluie à l'arrêt, je le croyais plus parachute que patriote mon parapluie ... acheté au bric à brac de la Fête de l'Air...c'est mon premier essai !
- Pour un premier essai, c'est plutôt pas mal, ose Alma à voix basse.

Les drapeaux ont valsé, des moulinets... les moulins de mon cœur alors oui, merci capitaine. Le chien se couche, le maître se recroqueville, tous deux ferment les yeux. Serait-ce la mélodie des moulins de son cœur qu'il fredonne là maintenant dans sa barbe ?

Alma l'a fait. Sur une carte drapeau aux couleurs de son pays, elle a écrit son prénom, **A.L.M.A** en lettres majuscules d'imprimerie, aux quatre couleurs de son Bic. Son prénom gravé et accroché flotte maintenant au mât du parapluie ombrelle, posé sur la plage de la rive gauche de la rivière Saône. Il ondule au vent, au vent du Sud. Le vœu secret d'Alma serait que ses quatre lettres s'envolent, loin, ensemble, sans chagrin, jusqu'à son pays natal, là-bas, sur l'autre rive de la Méditerranée.

Soufflera le vent

Soufflera le vent sur les blés blonds
Sur les rouges coquelicots
Et les bleuets barbeau
Fragile la coccinelle s'envolera

Soufflera le vent sur les blés blonds
Les coquelicots se couchent
Les bleuets s'éparpillent
Oups le héron se posera

Soufflera le vent sur les blés blonds
Les nuages s'entortillent
L'eau de la mare frémit
Furtive la grenouille sursautera

Soufflera le vent sur les blés blonds
Murmure du ruisseau
File la truite arc-en-ciel
Surpris le chien s'enfuira

Soufflera le vent sur les blés blonds
Le bourdon s'éveille
Le coucou déguerpit
Haut la buse s'envolera

Soufflera le vent sur les blés blonds
Marcel sur sa bicyclette
Paul sur son tracteur
Intrépide Mémé sur son solex se fauilera

Sur les blés blonds
Sur le sable du désert
Sur la mer déchaînée
Le vent soufflera trois fois.

Claire Martial / Lyon / Mars 2024



SYLVIE GESLAN

Atelier du 12/04/2024

Thème : Vision – Paysage

Lecture faite d'un texte surréaliste d'André Breton : »Tournesol ».

Il s'agit d'une balade dans Paris.

- Écrire un texte surréaliste en vers ou en prose décrivant une déambulation dans un lieu réel ou imaginaire. Terminer le texte par quelqu'un ou quelque chose qui vous salue.

Titre imposé :

Les Cloches

Riveraines dans leur tour d'ocre

Au village suspendues
Reines d'un son oublié
Que l'heure martèle
Dans la lenteur du jour
Dans l'apesanteur du soir
Balancé élégant et rythmé

De ces silhouettes de bronze
Cambrées sortant de leur loge
Un soupçon de pudeur
Les ruelles se déversent en contrebas
Les tintements montent inondant
Comme une vague légère
L'atmosphère des jours changeants

Les cloches frappent l'azur
Et déchirent le silence
Deux fois par jour
Elles enchantent les lieux
De leurs notes sacrées

À travers leur souffle étouffé
J'entends dans leur vague
L'écho de mon nom.
Sylvie Geslan



MARTIAL MAYNADIER

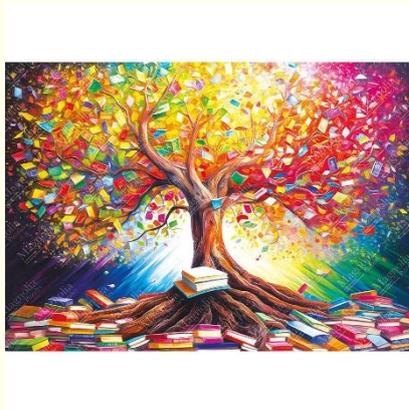
RUE DES DEUX ANGES ROUEN
mercredi 17 avril 2024
19h30

À l'invitation de Catherine Weber j'ai participé à un atelier d'écriture regroupant une dizaine de participants de tous âges (dont une petite fille très créative)
animé par la poétesse belge LAURENCE VIELLE
Maison de la Poésie Rouen
Rue des deux anges

1/Laurence Vielle nous lit : « *Je sais...* » du poète japonais Iko naga

Et propose d'écrire sur ce thème, voici mon texte :

Je sais... que je ne sais rien
Que sais-je d'autre ?
Je sais que Socrate n'a rien écrit
Je sais que Jésus n'a rien écrit
Sauf sur le sable
Je sais que j'ai beaucoup écrit
Qu'il n'en restera rien
Autant en emporte le vent
Qui arrache toutes les feuilles
Qui pourrissent
Ou deviennent cendre...
Du moins elles nourrissent la Terre
Elles nourrissent la vie
Elles reviennent à chaque saison
Riches de nouvelles nervures
De nouvelles promesses
Vive les feuilles
Et vive l'écriture
Dans l'éphémère du temps
passager et mortel.

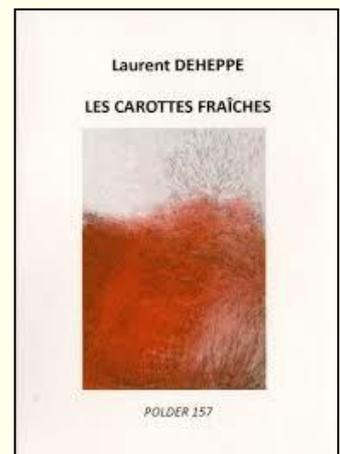


2/Choix d'un livre dans la bibliothèque de poésie, uniquement pour son titre et faire l'apologie de l'ouvrage, sans l'avoir lu. L'ouvrir ensuite et en lire une phrase.

J'hésite entre 6 et fait tirer à l'aveugle un livre à Laurence *Les carottes fraîches* de Laurent Deheppe. Voici mon texte

"Les carottes fraîches "

Ça met en appétit
Ça fait songer au lapin joyeux
pillant le potager...
Au fanes de carottes...
Que l'on ne sait trop comment écrire



selon le sens donné au mot
Car s'il y a des fanes dans les tiges
Il y a aussi beaucoup d'attigés
qui sont fan de ce petit légume rose
Surtout en hors d'œuvre
Donc les carottes... bien fraîches !
Râpées je pense
C'est comme cela qu'elles sont les plus réussies.
Pas comme nous
Parce que quand c'est râpé pour nous, c'est foutu...
Remarquez, pour elles aussi c'est la fin !
Une fois râpée on les bouffe et puis voilà ...
Mais pour nous c'est important qu'elles soient bien fraîches les carottes
Car quand elles sont cuites,
Là ça va vraiment mal !

3/Sortir dans la rue choisir une maison Imaginer une plaque « ici naquit... »

Au 4 de la rue des deux anges

Ici naquit Gustave Miron le 4 mars 1875
Il vécut toute sa vie dans cette maison et
mourut centenaire en 1975. Célibataire,
oisif, il passa inaperçu tout au long de sa
vie et ne laissa aucun souvenir de lui.
Il demanda qu'on inscrive sur sa tombe.

*" J'ai vécu et je n'ai fait de mal
à personne.
C'est déjà pas mal."*



4/A deux, échange d'histoires d'oiseau. Catherine me raconte que des corneilles ont tapé aux fenêtres de son quartier durant plusieurs jours, puis ont disparu.

Je lui raconte, moi, l'histoire de l'hirondelle tombée du nid... qu'enfant, j'ai nourri avec l'aide de ma mère et à laquelle nous avons appris à voler, nous la lançant... de plus en plus loin, jusqu'au jour où elle est partie... Chacun doit ensuite écrire et développer l'histoire de l'autre :

Voici mon récit de l'histoire de Catherine

Les Corneilles

C'était un jour d'automne, gris déjà, mais lumineux pourtant grâce aux feuilles colorées des arbres... Un « toc » soudain attira notre attention sur la vitre... puis un autre... une tache noire... et cela se reproduisit encore, des « toc » et des chocs de plumes noires... Plusieurs grands oiseaux... des corneilles, semblaient vouloir entrer dans la maison... Et cela recommença, par épisodes, tout au long de la journée... jusqu'au soir.

La nuit fut tranquille. Mais au matin, les volets ouverts, cela recommença... et pas seulement chez nous. Chez nos voisins de même... Quelques coups de téléphone nous le confirmèrent. Il semblait que dans tout notre quartier pour une mystérieuse raison une troupe de corneilles tentait d'entrer dans les maisons. Bien sûr, on pensa aux oiseaux d' Hitchcock et cela n'était pas rassurant.

Mais il y avait heureusement plusieurs différences. Seules des Corneilles, une douzaine se livraient à ce jeu de toc toc aux fenêtres. Et quand nous étions dehors... elles n'attaquaient pas... ni les adultes ni les enfants, pas même les autres animaux...

Néanmoins cela dura 5 jours... Et certains s'inquiétant de la solidité des vitres n'ouvraient plus leurs volets. La police, des équipes vétérinaires, des scientifiques, des curieux vinrent observer le phénomène... C'était tout de même flippant... On ne pouvait pas les abattre... Même si certains pensèrent à contacter des chasseurs.

D'autres essayèrent de les dissuader par des cris... de la musique forte... Mais rien n'y fit ! Et les tentatives de remèdes occasionnaient des nuisances pires que le mal...

Au sixième jour elles partirent... Elles avait dû comprendre qu'elles n'étaient pas les bienvenues....

Personne n'avait essayé de grand ouvrir sa fenêtre et de les accueillir...

Et l'on ne saura jamais quel message elles avaient voulu nous transmettre...





GALAXIE

Vision

Les visions nous arrivent parfois comme une ombrelle
Et viennent voiler notre vie avec des pastels,
Tendres apparitions intouchables et belles,
Avec elles parfois je voudrais prendre la nacelle
Pour atteindre certains qui ont rejoint l'éternel.
Mais je reviens à moi au chant d'une tourterelle.

De jolies apparitions mais oui, j'en ai vues !
Je peux les reconnaître avec leurs attributs !
Parfois dans mes rêves, je me les reconstitue.
Révélation suprêmes, aucunes déconvenues,
Et je leurs souhaite aussi à toutes la bienvenue,
Car je le sais bien que je n'ai pas la berlue !!!

Souvent la vie nous berce de beaucoup d'illusions,
Obscurcissant hélas notre champ de vision !!!
De bien tristes pensées permettent une agression,
De notre âme, alors refusons la confusion,
Il ne faut pas tomber dans l'obscur soumission,
Certains observent l'infini, d'autres la religion.



PONT DE SENOUEIX

Paysages

J'aime à les contempler souvent en cartes postales !
Ils m'inspirent ces coins enchanteurs, ces paysages !
Des bocages normands aux calanques provençales !
Des montagnes enneigées jusqu' aux verts pâturages !
Regarder la mer danser sur son littoral !
Marcher les cheveux au vent sur une belle plage !
Ou si c'est en ville, admirer une cathédrale !
Celles qui ont survécu et traversé les âges !

Mais il y a aussi le reflet de nos vies,
Inscrit dans nos souvenirs depuis l'enfance,
Car nous avons tous appris la géographie,
Si l'enseignement scolaire à des différences,
Souvenons-nous de ce que nous avons appris,
Gardons en mémoire les villages de notre enfance,
Les clés secrètes de tous nos coins de paradis,
Protégeons la nature avec ses différences.

Martine Naudin Niaussat

PETIT POÈME

Je ne suis que prêtre
qu'arment les sacrifices,
celui qui arrête le jarret de sa gouverne
aux portes cultivées de cernes
par lesquelles entrent les épis d'alerte
que vise la liberté à perte
d'un été du Fils.
Je suis visage
en qui la rivière,
menacée des épées de la lumière,
cherche son passage ;
les eaux changent
que l'oiseau, éberlué, vendange,
l'enfant du feu vient au bord
des ondoyants récits
où trempe la lèvre en litige de l'Ange.
Les champs, les grèves
au vent apportent des moissons d'élèves,
ce que touche le vent, ma bouche au rêve l'enlève.
L'homme est ce qu'il fait
et qu'un dieu parfait ;
aimer ce qui toujours, même prophète,
de l'amour acharnera la défaite ;
la nage se souvient
de bras jeunes autour de cous anciens
et la mer, embrassée, à celle des amants revient.
Je n'ai pas d'âge,
je ne suis que corps d'un visage,
ma patrie surgit
comme voyage de la vague volage
en l'océan revu du message
des énergies.
Je n'ai point d'âge
et les cités replètes
que j'ai dévisagées
ne m'ont pas purgé
de la colère lourde
de l'amour en danger.
Elles se sont soignées
mes années blessées
avec ta robe que le siècle
espiègle a dépensée :
la chair devint populaire
et le plaisir de finir se vit évincé.
Un petit poème,
robuste quand même
et qui rit assez
pour que la prairie
y écoule la pleine herbe

et ses bêtes acerbes ;
les chars arrivent à l'heure du poignard,
mais les fleuves, de la mer, manoeuvrent le retard.
Amie, ta chair s'inscrit
dans la nuit peureuse
et les bêtes à la faim silencieuse
se nourriront des débris de ton cri.
Elles touchent le ciel les montagnes ?
Oui, mais c'est pour que vite elles le regagnent !
Un petit poème pour la vie de peu ;
Dieu, seul, lit le manuscrit du feu.
Je suis le désert
expert des silices
dont un fleuve recherche
le soluble édifice
et je sais maintenant, ô Seigneur,
pourquoi la mer,
devant le règne de ses fils
qui se hissent,
se montre vague veuve.
Plus j'ose,
plus mon visage
sur les eaux repose
et plus surnage
la question de la rose :
est-il un parfum
avec qui l'âme du vent compose ?
Jadis, nous étions deux ombreux
et le souffle du jardin ténébreux
nourrissait nos poitrines à leur faim.
Nous formions comme deux fleuves lents
dont les rives déshéritées du mouvement,
abritaient, des limons de la nage,
la gîte du secret opulent.

SI BELLE

22/4/2024

Je l'avais vue au loin dans une carrière
Douce et docile, si belle
Trottante et galopante
Sous son cavalier quelque peu maladroit

Je l'ai montée pendant des années
Douce et docile
Des kilomètres et des kilomètres on en a fait
En France et ailleurs

Puis ma fille prit le relais
Toute petite et si fière
Des kilomètres et des kilomètres on en a fait
En France et ailleurs

Dans le calme du manège
Elle tournait
Douce et docile, si belle
Trottante et galopante

Elle s'arrêta
Trébucha
Et tomba
Un dernier regard

Elle était partie
si belle
elle s'appelait Idole



MARTIAL MAYNADIER

Atelier de Glisolles
23 avril 2024

9 participants Danièle, Dominique, Zora, Marie Geneviève, Brigitte, Claude, Virginie, Sylvie, Martial et Martial



Lecture de quelques poèmes d'avril dans « 366 jours de Poésie »
(ouvrage trouvé chez Sylvie et Martial)
Proposition d'écriture selon les modèles parcourus, distiques, quatrains, sizains ou rondeau.
Je choisi le rondeau.

Le bouquet de lilas

Rondeau

Le bouquet sur la table
embaume le lilas
d'un chagrin ineffable
Les écrivains sont là
Leur abord est aimable

Leurs écritures denses
Font trembler en cadence
D'une façon durable
Le bouquet sur la table

Il semble aussi capable
De vivre et d'exprimer
Regret d'être coupé
Mis en un vase stable
Et d'être ainsi nommé :
Le bouquet sur la table



ATELIER DU 12 AVRIL 2024

Thème : Vision et Paysage

Raconter une promenade sans être obligé de tenir compte du titre (tiré au sort)
Finir par le salut adressé à l'auteur

Titre du texte : **Le monde**

Découvrir le monde.

Voir de nouveaux paysages.

Certains s'acharnent à visiter la planète comme d'autres se faufilent parmi les curieux des musées.

Promenade au clair de lune, face à un coucher de soleil, dans une campagne ensoleillée, tout lieu, qu'il soit urbain ou rural, est propice à une balade.

S'il est un endroit que je peux décrire à l'instant, c'est celui d'un site tant parcouru durant des années de mon enfance. Se promener entre poiriers et pommiers bien ordonnés en espalier le long d'un vieux mur en torchis n'a rien d'extraordinaire ; pour moi, du haut de mes six ans c'était presque magique. Vous l'aurez compris par ces quelques lignes, l'endroit est un jardin. Un verger mélangé à un potager. Immense avec mes yeux d'enfant, et, petit, lorsque je l'ai parcouru plus tard à l'âge adulte.

Magique, de voir grossir dans un carré de terre bien noire, des plantes vertes auxquelles s'agrippent des feuilles tendres, des fleurs qui se transforment en fruits ou légumes.

Magique, de marcher à côté de tiges grimpantes s'entortillant autour de troncs des arbres.

Magique, de tirer avec ses petits doigts des gousses vertes qu'on nomme haricots ou celles plus joufflues des petits pois.

Magique de découvrir dans le potager de mon grand-père les fameuses citrouilles orangées du conte de Cendrillon. Malheureusement, hier comme aujourd'hui, la magie n'a jamais transformé le potiron en carrosse.

Les années m'ont éloigné de ce coin d'enfance. Mon grand-père depuis longtemps a rangé sa bêche et son râteau. A l'heure où ce souvenir me revient en mémoire, j'ignore si les fleurs et les légumes prennent plaisir à vivre dans ce jardin mais à présent j'aimerais m'y promener et entendre la voix du jardinier assis sur une chaise me dire

À bientôt Martial, n'hésite pas à revenir.

Martial Geslan

Thème : Vision et Paysage

Consigne : écrire un texte soit sous la forme de distiques de 10 syllabes, de quatrain en rimes embrassées, de strophes de 6 vers avec 2 rimes suivies et 4 rimes embrassées ou de rondeau (le 1^{er} vers ou le 1^{er} mot ou groupe de mot est repris au milieu et à la fin du poème : on l'appelle rentrement) de 13 vers en rimes croisées plus les rentrements (5 vers , 3 vers et le rentrement puis 5 vers)

Distiques

Voyageurs dans l'espace sans frontière
Les nuages traversent la lumière

Les larmes de la nuit dès l'aube née
Ne sont plus qu'un souvenir effacé

Quand vient le printemps malgré les matins frais
Le lilas embaume le jardinet

Deux mésanges à la branche fleurie
Échangent amoureusement leurs cris

L'herbe d'un vert tendre très juvénile
Se laisse bercer par le vent docile

Quelques touches d'émotions vagabondent
Devant la beauté naturelle du monde



CHRISTIANE SINGER

*Est mon invitée pour évoquer ici la VISION qui déclencha la vocation de Marc Chagall. J'apprécie ici surtout son plaidoyer pour la culture et l'exigence du plus haut niveau ! C'est face book qui me révèle cette citation et m'offre ce tableau en illustration. Comme quoi Rabelais a bien raison de dire « Que nuict toujours scavoir et toujours apprendre ? Fut-ce d'un pot, d'un seau, d'une moufle, d'une pantoufle ou d'une guedoufle (bouteille ancienne) ? »
Christiane Singer est une vieille amie, qui m'a longtemps agacée de sa béatitude devant la vie (un peu à la Christian Bobin) mais je me demande de plus en plus s'il y a autre chose de sérieux à faire que s'extasier d'être encore en vie, tant qu'on l'est. Martial*

« Il n'y a que le meilleur qui soit défendable. Cette lèpre de notre époque, ce souci de tout rabaisser pour être soi-disant à la portée de chacun est une machination criminelle.

En dénonçant dans un interview du "Monde", peu avant sa mort, le scandale de l'Audimat, Jacques Derrida avait ce cri superbe :

« Renoncer à un pli, un paradoxe, une contradiction pour être compris de tous est une obscénité inacceptable ! »

J'ai eu le bonheur de voir dans une école des quartiers dits chauds de Marseille une centaine de jeunes (trois classes regroupées) boire de tout leur être "Le Cantique des Cantiques" scandé et chanté par le musicien Jean David dans un silence de clairière. Pas une syllabe de ce texte sublime ne se perdait. Comment a-t-on pu croire qu'il fallait simplifier et réduire pour être entendu ! Il n'y a que devant le médiocre, le banal, le fonctionnel, l'utilitaire à tous crins que bien des oreilles se font sourdes.

La meilleure issue pour sortir du marasme : repartir du plus haut.

Dans les "Mémoires" de Marc Chagall qui relatent sa misérable enfance à Vitebsk, un shtetl de Russie, une scène déchirante :

Le maître d'école entre un matin dans la classe avec un papier jaune qu'il déroule avec prudence et épingle au mur : "Les Mains Jointes" de Dürer.

Le saisissement de l'enfant devant ce dessin fait fracture dans la grisaille coutumière ; il y a désormais pour lui un avant et un après.

Ce dessin lui donne à voir le monde créé. Non que ce monde n'ait pas été là avant ! Que de fois l'enfant aurait-il pu observer dans la réalité même qui l'entoure les mains jointes d'une vieille femme ! Mais il ne suffit pas d'avoir des yeux pour voir. Il faut encore cette collision inattendue : un "autre" – du fond du temps et de l'espace – vous "donne" l'usage de vos yeux.

Ainsi naquit Marc Chagall.

Peut-être l'éducation n'est-elle pas autre chose que cette mise en scène de possibles rencontres, cet espace où se créent les conditions d'un surgissement. Pour l'un, ce sera un épisode de l'histoire, un volcan en éruption, les découvertes de Sumer ou de l'empire aztèque, pour l'autre la dernière strophe d'un poème ou le choc lumineux d'un principe mathématique.

« Le carré de l'hypoténuse d'un triangle droit est égal à la somme des carrés des deux autres côtés. »

« Ce théorème, disait Lewis Carroll, est aussi beaux, aussi éblouissant aujourd'hui qu'à l'heure où Pythagore le découvrait. Les siècles n'en ont pas altéré la limpidité. »

L'homme est le fils des obstacles, selon un proverbe chinois. Il est aussi et surtout le fils de ces collisions fortuites, de ses jonctions fulgurantes, de ces éclats d'éveil dont crépite la Vie, quand l'âme est aux aguets !

Christian Singer « *N'oublie pas les chevaux écumants du passé* »

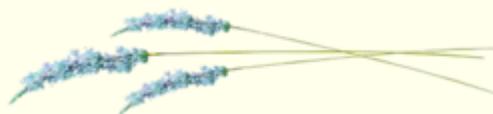


BLANCHE MAYNADIER

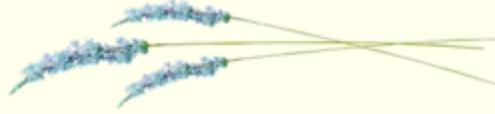
Telle qu'elle est magnifiquement présentée sur « le site de Mamie Lucette »



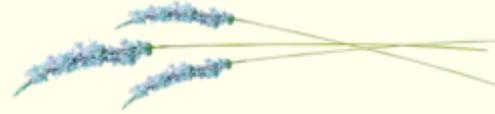
Dans un champ de lavande au pays du soleil
J'ai trouvé que la vie avait un goût de miel.
Chaque cigale en fête agitait sa crécelle
Et le vent du midi dansait la tarentelle.



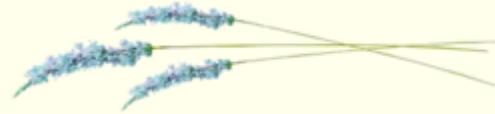
On moissonnait les fleurs. Leur parfum me grisait
Je m'enivrais de joie et je déraisonnais.
Dans la lavande bleue au soleil de Provence
Je voulais prendre un bain d'amour et de jouvence.



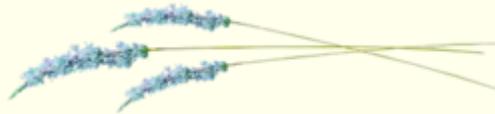
Tous les mots séduisants que je n'avais pas dits
Se formaient dans mon cœur en joyeux gazouillis.
Dans cet air embaumé j'imaginai une âme
Je lui donnais un corps fait de braise et de flamme.



Bien au chaud dans ses bras je croyais au bonheur
Et son regard de feu me caressait le cœur.
Ce champ bleu nous offrait une odorante couche !
Et je buvais les sons qui sortaient de sa bouche.



Dans ce site enchanté vaporeusement flou
Ne pouvant pas le voir je le sentais partout.
Et je ne souffrais pas de cette incohérence
Puisque de son amour je saisisais l'essence.



Sous l'emprise des fleurs, j'ai fait de grands projets
Qui petit à petit se changeaient en regrets...
J'avais glané pour lui des épis de lavande
Passant près d'un calvaire à Dieu j'en fis offrande

MARIE-GENEVIÈVE OLIVIER

23 avril 2024

Les tendres roses de l'Églantier

*Avril l'odeur des fleurs explose
et fait oublier la saison froide
les murs de pierres disparaissent alors
sous l'avalanche de tendres petites roses
sauvages, toutes blanches qui
n'en finissent pas de fleurir
en bouquets renouvelés de corolles délicates
Il neige au vent d'ouest des pétales roses
sur l'herbe verte au pied du pêcher,
les papillons blancs des cerisiers
se mêlent aux liserons et aux giroflées
qui émergent à peine dans l'herbe envahissante
abrités par les branches garnies de feuillage
Et au dessus de ma tête
je regarde et j'observe le ciel
et les nuages en troupeaux serrés
Je m'évade les bras chargés de lilas parfumé*

La Dombes aux mille étangs

Un cormoran sur les étangs
Déploie ses ailes sous le vent
Et les fuseaux bruns des roseaux,
Fins métronomes sur les eaux,
Se balancent à l'unisson quand la brise un peu s'enhardit.
Les pêcheurs, debout dans leurs barques, lancent d'un ample mouvement
Le long fil qui guette en silence un dernier brochet étourdi.
Mille crapauds au ventre rond psalmodient indéfiniment,
Promettant aux arbres, aux oiseaux - antique et lancinant serment -
Qu'ils coasseront chaque nuit tant que le Monde ira dormant...

Sur la berge ondoyante et fraîche, l'oiseau se pose un court moment,
Observant au ciel de la Dombes le soleil sombrant lentement.
En un rituel immuable, l'initiale étoile s'allume,
Avertissant bêtes et gens que peu à peu monte la brume.
C'est l'heure étrange où sur l'étang
Les barques rentrent doucement
Dans un léger balancement ;
Les poules d'eau vont caquetant
Et les cormorans, dans le vent, caressent encore un instant
La houle des roseaux mouvants.

L'ombre de la nuit s'insinue dans cet univers envoûtant.

Et l'on voudrait tout simplement suspendre quelque peu le Temps...



STAVOOSKI PATRICK

A l'idée d'être sourd muet
De couleur aposématique
Les voilà, c'est systématique
Tous un peu Tolstoï ou Léon,
Bloy, Blum, Trotski, caméléon...
Plus Aristide que Brillant
Et sourds que muets en brillant.
Plus Louis, qu'importe ce rajout (...)
Que Braille lui-même ou d'Anjou.
Plus Louis que Barreau de la Touche,
Que Céline et autres Destouches !
Beaucoup plus Jules que Barbey
D'Aurevilly, grondin, barbet.
Tantôt vert et bien plus Rouget
Que de Lisle et ça d'un seul jet.
Oui mais beaucoup moins chevaliers
Des touches enfin que cavaliers
Et prêts du fourreau que l'abbé
Charles Michel de L'Épée.
Que ne transpirai je et muai
A l'idée d'être sourd muet.

BRIGITTE SOBRINO

27/04/24

PARC

Thème = Visions et paysages

Vision d'un paysage

J'ai la vision d'un paysage
Ondoyant au gré de l'humeur
Qui s'abreuve du côté cœur,
Il y dépose ses bagages.

Parmi les monts ou les visages
En quête d'infinie beauté
Se révèle une immensité
De passages et de langages.

Parfois un voile de nuages
Atténue la clarté céleste,
Il emprisonne sous sa veste
Un biotope offert aux ombrages.

La vie est un ruisseau d'images
Charriées au fil de l'existence
Et qui nous offrent leur présence
Aux abords de points de mouillage.

J'ai la vision d'un paysage
Qui emprunte mille détours,
Il ondule sur les contours
D'un état d'âme qui voyage...



MIREILLE HEROS

Le monde enchanté de Marie-Jo

Les couleurs voyagent dans son regard d'enfant
Elles ensorcellent ses pinceaux qui galopent
Au ciel des chimères emportant l'antilope
Loin des chapeaux pointus sur un balai d'argent

Son théâtre enchanté déroule ses rubans
En contant l'histoire d'Ulysse et du cyclope.
Les récits épiques de la muse Calliope
Sur une cithare s'envolent au fil du vent

L'ours et la sirène sur la toile s'amuse
De l'étoile de mer qui chasse les méduses
Puis s'en vont tout joyeux vers d'autres horizons

Dans le monde enchanté de la fabrique à rêves
Sortis de leur prison les jours gris font la trêve
Se parent de couleurs à toutes les saisons.

Mireille HEROS
25 avril 2024



La plainte de l'amoureux

Je descendrai dans la vallée
Avant que le jour ne décline
Par le vieux chemin des collines
J'entendrai le ruisseau chanter

Je m'en irai à la clairière
Jusqu'à l'arbre que tu connais
Sous lequel je t'espérerai
Nous nous y retrouvions naguère

Mais où donc es-tu maintenant?
Tu ne viens plus dans les collines
Tu ne descends plus aux ravines
Et moi, pauvre sot, je t'attends

Le vent se lève au soir d'automne
J'entends huer le vieux hibou
Et je rêve de loup-garou
Et je t'attends, et je frissonne

Le soir est lourd de mes regrets
M'as-tu donc oublié, ma belle?
Ton cœur est donc bien infidèle?
L'arbre seul me verra pleurer...

Mémoire d'autrefois...

J'aimais bien, aux jours d'autrefois,
Quand revenait saison nouvelle
Et que chantait la tourterelle,
Courir dans les champs et les bois.

Il y avait un long chemin
Faisant le tour de mon village,
Vaste espace sous les nuages
Parcouru par les vents mutins.

C'était parfois chemin herbu -
J'y trébuchais dans les ornières,
C'était un monde sans frontière...
Je m'envolais vers l'absolu.

J'étais compagne des oiseaux,
Épouse des vents et des brises,
Délaissant jardins et cytises,
Et rêvant que le monde est beau...

Visions et paysages

La nature se tait, elle accueille l'automne.
Peintes de pourpre et d'or les forêts y rayonnent,
Offrant leur bel adieu à l'année qui décline.
Bruissent les vents coulis, le respire des cimes.
L'hiver viendra trop tôt et ses grises menaces
S'accumulent au loin ; il prendra dans sa nasse
Tout ce qui vit et bouge et tout ce qui s'anime.

Dans la plaine paissent de longs serpents de brume
Qu'un soleil alanguï nonchalamment allume.
La brume s'épaissit, elle occulte le ciel.
La plaine a frissonné ; est-elle encor réelle ?
Maintenant elle ondule comme au large la mer.
Elle forme des vagues qui semblent des chimères.
Friselis sur les crêtes, l'écume s'en échappe,
Un vent toujours plus fort venu du Nord les frappe.
Une sourde rumeur se fait alors entendre.
Crissements de poulies, claquements de cordages
Ordres concis donnés, obéis sans attendre.
Un navire apparaît, c'est un vaisseau hors d'âge.



C'est le *Vaisseau Fantôme* échappé des sagas
Qui frappé par le sort très longtemps bourlinga.
La brume a tout brouillé ; le bateau, l'équipage.
La coque est constellée de nombreux coquillages.
Les embruns et l'écume sont une carapace
Par les vitres à peine une lumière passe.

L'homme de barre stoïque est figé sur le cap ;
Il restera ainsi en attendant l'étape.
Soucieux le capitaine cherche à percer la brume ;
De ses sens aguerris il la sent il la hume
Il voudrait arriver au plus vite à un port,
Mais trompé par l'oracle il cherchera encore.

Et puis fuit la vision, obsédante, irréaliste.
Une chape de brume se referme sur elle.
La houle du grand large maintenant s'assagit,
La plaine au lieu des vagues à mes yeux ressurgit.

Je chercherai longtemps à revoir ce navire
Et près de ma forêt tout en scrutant la plaine,
Cherchant comment le sort a pu vouloir lui nuire,
Et quel triste destin le poursuit de sa haine.

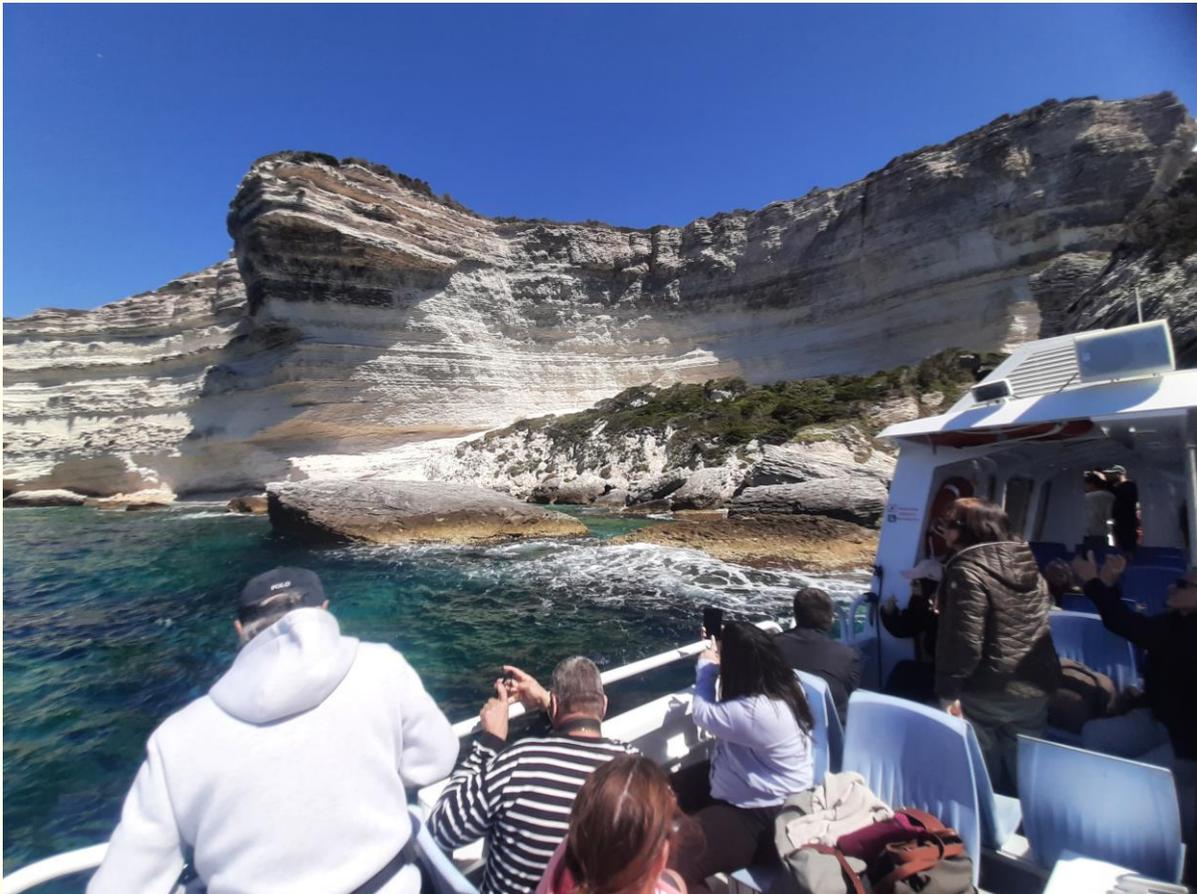
HÉLÈNE MÜHLHOFF-MOSNA

Thème : « Paysage et vision »

Avril 2024 – Bonifacio et Châteaugay

**Hà vita hè bella
« Ton souvenir luit en moi comme un ostensor »**

A. Rimbaud



Ce jour-là, je recevais un éclat en plein cœur. Cette lame de lumière a fait chavirer mon existence. Elle ne m'a pas noyé, bien au contraire. Depuis son impact, je sais nager et me maintenir, quelles que soient les circonstances, dans les eaux douces de la quiétude.

Vous me regardez curieusement. Nous avons un peu de temps devant nous, je peux vous conter mon histoire.

Puisque vous m'y conviez, voici mon récit.

Je passais mes congés de printemps en Corse avec quelques copains. C'était au mois d'avril. Nous avons tous des passions différentes mais, outre l'amitié, une grande curiosité aimait notre petit groupe. Aussi tous les projets étaient-ils les bienvenus. Un particulièrement nous importait à tous lors de ce séjour : la visite de l'île Lavezze.

Personnellement je comptais découvrir en ce lieu des plantes méditerranéennes très rares, endémiques même. Pour Luc, il était question de géologie, pour Maxime d'histoire et pour Romain de photos et de cinéma. Car BB y avait tourné son second film ...

Qui ne rêve pas de mettre pied à terre sur un îlot sauvage au milieu de la grande Bleue ? Mais alors que nous programmions l'évènement pour le surlendemain, une tempête balaya la Corse et nos prévisions en même temps. Le vent se déchaîna pendant quatre jours. Le cinquième, il commença à mollir. Enfin, le sixième jour, il n'agitait plus qu'avec mollesse les

pavillons des bateaux de la marina de Bonifacio. La Méditerranée semblait avoir retrouvé son calme.

Aussi, à l'heure même de l'ouverture, nous étions tous fin prêts avec nos sacs à dos devant le comptoir de la Société des promenades en mer. Le bateau de la compagnie était amarré le long du quai face au vieux manège en bois encore immobile et protégé par son enclos nocturne de grilles protectrices. Un seul goéland était fiché, silencieux, sur une amarre. Bonifacio était calme.

Un groupe de touristes s'avancait vers le guichet et animait le lieu de ses jacasseries joyeuses. Alors, nous nous mîmes à sa suite pour prendre nos billets. Mais quelle ne fut pas notre déconvenue lorsque la caissière nous assena : « Suite à la tempête de ces derniers jours, pas de débarquement possible sur les îles ». La houle était trop forte dans les chenaux d'approche et ne permettait pas l'accostage. Comme de nouvelles personnes avaient pris leur tour dans la file d'attente, nous optâmes prestement pour la seule option proposée, une balade autour de l'archipel et le long de la côte bonifacienne.

Une forte déception se lisait toutefois sur le visage de mes compagnons. J'étais au même diapason.

Et comme toute brèche crée un appel d'air, toute une cohorte de petits soucis et d'inquiétudes enfouies sortirent de leur oubli. Je sentais renaître une familière petite boule au bas de ma gorge et des tensions musculaires oubliées se rappelaient à mon corps. Aussi lorsque le ponton d'accès fut mis en place, je montais parmi les premiers dans le bateau. Le mieux pour aujourd'hui était de choisir la deuxième option de cet éternel dilemme de l'existence : affronter ou fuir.

Le ronronnement des moteurs emplissait désormais nos oreilles. Le bateau tanguait en faisant sa manœuvre pour sortir du port. Puis le vent se mit à jouer sa partie en nous fouettant le visage. L'engin partait maintenant vers la pleine mer et prenait de la vitesse. Désormais il filait droit, fendait la masse d'eau d'un bleu indescriptible et l'écume jaillissait de l'étrave pour s'étirer en deux larges sillons de part et d'autre de la coque. Les passagers se tenaient cois, les yeux rivés sur la vaste étendue liquide et mouvante. Certains comme sous l'effet d'une comptine se détendaient presque léthargiques et d'autres semblaient galvanisés par tous les possibles offerts à l'imagination par cette expérience sensible. Et je m'inclus dans le nombre. Je m'immergeais dans ce paysage aux horizons lointains, je ne sentais plus ici l'Homme au premier plan, dominateur. Je me ressentais comme le jouet de forces grandioses et ce sentiment étonnamment m'apaisait sans m'abattre.

Le bateau s'était suffisamment éloigné de la côte et il prenait maintenant son rythme de croisière dans des eaux moins mouvementées. Le second prit alors la parole, il avait en charge la prestation culturelle. Je ne sais pas si la cause en était sa jeunesse ou son absence d'ancienneté. Mais des murmures approbatifs ponctuèrent ses interventions intéressantes, courtes, variées et pleines d'humour. Luc, Maxime, Romain y trouvèrent tous trois leur compte. Même si le jeune homme ne parla pas des films tournés dans ce cadre enchanteur... Par contre, lorsque le bateau s'approcha de Cavallo, la seule île habitée entre la Corse et la Sardaigne, il s'autorisa quelques commentaires amusants sur des acteurs à grands succès qui s'étaient fait construire de somptueuses villas sur les rochers en bordure des flots. Car ici se retrouve le gotha international. On surnomme ce lieu « l'île aux milliardaires car ils y migrent en été comme les sardines migrent à cette saison dans les eaux froides. Quoi de plus luxueux que d'habiter loin de la populace, dans un cadre naturel splendide et rare, classé évidemment réserve naturelle ?

Nous cabotons maintenant entre les îlots de l'archipel. Entassement chaotique de blocs granitiques monstrueux polis par des millions d'années. Des langues de verdure sombre s'infiltraient parfois entre les amas de roche. Elles révélaient elles aussi la clarté de la roche coincée entre le ciel et l'eau, tous deux d'un bleu profond et sans faille.

Notre capitaine était expérimenté et jouait avec les puissants courants qui bordaient ces jaillissements minéraux pour s'en approcher au plus près. Le moteur de l'embarcation lâchait alors tous ses chevaux pour que le courant ne nous fracasse pas sur la barrière rocheuse comme la frégate « La Sémillante » l'avait été dans ces parages en 1855. Il était

plus facile d'approcher les calanques moins profondes et plus calmes. Mais le danger était toujours présent, le risque étant l'ensablement. Dans ce pays de lumière et de bleus, la nuance révélait alors le risque. L'eau turquoise signalait la présence d'un sable clair à moins d'un mètre de profondeur. Un beau bleu trahissait un socle rocheux. Quant à l'eau sombre, presque noire, elle annonçait un champ de posidonies. Lorsque notre commentateur évoqua ces herbes méditerranéennes protégées, mon imagination s'enflamma. Car posidonie, c'est étymologiquement Poséidon, le dieu de la mer, des tremblements de terre et des chevaux. C'est alors que j'eus ce que j'appelle ma révélation.

Nous venions de quitter Cavallo. Doucement le bateau essayait d'approcher au plus près de la magnifique baie sauvage de l'îlot voisin. Nous tanguions doucement au-dessus de la ceinture aquatique presque aussi verte que bleue, si effroyablement limpide que les deux mondes de l'eau et de l'air semblaient n'en faire qu'un. Alors je crus voir un hippocampe.

Tous les passagers s'agrippaient aux rambardes protectrices pour essayer de sonder le fond sous-marin. Le bateau ne bougeait quasiment plus. Nous pouvions sans masque et immobile explorer les fonds. J'avais déjà tricoté mon amorce imaginaire de Cavallo à Poséidon via la linguistique pour dénicher un cheval de mer. Réel ou imaginaire ? je ne sais pas. C'est ensuite que vint la vision.

Elle surgit de derrière un rocher.

J'aperçus d'abord l'animal. Son museau effilé, son œil rond et noir. La peur me saisit. J'eus brièvement honte d'être encore le jouet d'une épouvante Spielbergienne. Il s'agissait bien d'un requin gris, long et fin, qui nageait doucement, sans grands à coups de queue. Étonnamment, la bête était en laisse comme un chien et avançait au pas de son maître. De sa maîtresse précisément, car au bout de la fine longe qui semblait de cuir grenat, se tenait une femme. Une jeune femme, longiligne elle aussi, gracieuse, élégante. Elle n'avait de la Vénus de Botticelli ni la nudité, ni la chevelure. Cette femme portait une tenue vestimentaire à la fois chic et décontractée, ce que certains condensent sous le terme de « smart ». Sa coupe de cheveux, courte mais élégante mettait aussi en valeur sa nuque gracile. Comble de l'élégance ou de la richesse, son poignet gauche arborait une magnifique Rolex scintillante, incrustée de pierres qui réfractaient les rayons du soleil autour d'elle. Malgré le luxe de sa tenue, cette femme n'avait rien dans son être d'une business woman pour utiliser encore un vocable propre à cet univers. Son regard et ses yeux limpides comme l'onde étaient ceux de la Vénus à la coquille, doux et pensifs, sa beauté de même. Elle n'était parée que de son innocence et des rayons de lumière qui l'auréolaient comme une figure christique. J'étais ébloui. À aucun moment je n'ai songé à une hallucination. Je n'ai pas par mes doutes interrompu le cours de l'histoire.

Au sol, le sable de calcaire très fin en ces lieux, presque comme une poussière, brillait maintenant de mille feux. La belle s'arrêta et se pencha vers sa bête pour la caresser sur les flancs. L'animal se retourna. Ils se regardèrent. Elle dénoua le lien de la tresse de cuir. Alors je vis les doigts de la main gauche de ma Vénus, si effilés avec ses ongles manucurés, s'allonger démesurément. Ils s'allongeaient, ils s'élargissaient, ils se transformaient et se soudaient. Mon regard était bloqué sur cette métamorphose. Devant mes yeux stupéfaits, une main s'était transformée en un aileron beige. Pour me libérer de cette dérangeante vision, je fermais les yeux pour les réouvrir aussitôt sur l'ensemble de la scène. Il n'y avait plus dans ce coin de mer Méditerranée que deux squales qui nageaient en boucle, l'un contre l'autre dans l'eau cristalline et scintillante. L'un était gris, l'autre, moins imposant était d'un beige doux comme le velours. Au-dessous d'eux, sur le sable, gisait une Rolex brillant de mille feux.

Alors, les requins se retournèrent à l'unisson et me regardèrent. Je me sentis submergé par une vague de confiance et d'amour. Je ne peux pas vous dire autre chose ni employer d'autres mots.

Puis ils partirent côte à côte vers les grands fonds.

Voilà mon histoire.

Ce souvenir ou cette vision, vous emploierez le mot qui vous convient, est enchâssé désormais dans mon cœur comme une hostie dans son encensoir, comme une pierre précieuse dans sa griffe. C'est la lame de lumière que j'ai reçue ce jour-là en pleine poitrine. Alors que les squales nageaient vers le large, le bateau reprit lui aussi sa navigation et amorça son retour vers le port. Nous découvrîmes encore, de nouvelles merveilles géologiques et historiques aux approches de la citadelle corse, mes compagnons m'en ont parlé. Mais je n'en garde aucun souvenir...

J'étais heureux. Je savais que j'avais désormais en moi le talisman du bonheur. J'ai en effet, ce jour-là, sur le port de Bonifacio, définitivement perdu ma fidèle boule d'angoisse.

HÉLÈNE MÜHLHOFF-MOSNA

SYLVAIN JOSSERAND

Paris

30 avril 2024

Une vision du sport et des prochains JO

« No sport », disait Winston Churchill, le génial homme politique anglais, avec son éternel cigare, et présent sur la célèbre photo de la conférence de Yalta, en février 1945, avec Théodore Roosevelt et Joseph Staline.

Pierre de Coubertin, fondateur des Jeux olympiques modernes, se rallia sans état d'âme — semble-t-il ? — à l'idéologie du national-socialisme d'Hitler à Berlin en 1936.

Les Jeux olympiques sont le plus souvent l'affaire de gros sous, d'enjeux politiques ou d'absurdités écologiques ou environnementales.

Dois-je en rester là ? Dois-je les détester, ne parler que des désagréments dans le transports cet été 2024 ou de ma honte patriotique pour les marchands de Paris ?

Ce qui compte avant tout pour moi, qui est pratiqué l'aviron et tous les sports de montagne à un bon niveau, c'est le travail de préparation, le mental, l'endurance et la performance de tous ces sportifs de très haut niveau. Certains les associent à des gladiateurs des temps modernes jetés en pâture dans l'arène médiatique. Jusqu'à la mort de leur réputation !

Pendant un laps de temps, tous les quatre ans, la haine, les communautarismes, le terrorisme, la violence, la cruauté humaine sont suspendus. Les valeurs de l'olympisme et du para olympisme effacent le tableau noir de ma misère intérieure. De ma désespérance de l'humanité. Une oriflamme brule comme une lumière d'espérance. Un court instant, le feu intérieur des mythes des dieux grecs et des philosophes de l'Antiquité régénère en moi un peu de sagesse dans un monde de barbares, dont je suis l'un des spécimens. Les sportifs de tous les continents, matérialisés par les cinq anneaux de l'olympisme, avec force et beauté, pulvérisent les records. Ils ne sont pas des transhumains ni des robots de l'intelligence artificielle. Ils sont des athlètes. Ils apportent aux jeunes une vision de l'excellence, de l'effort, de la réussite basée sur les seuls mérites et non sur la fortune des parents et de leur réseau. Les jeunes *addicts* de la drogue, de l'alcool, des jeux vidéo, de la pornographie, vont-ils, grâce à la lueur de la flamme, au dépassement des sportifs, à la liesse des supporters du monde entier, voire le bout du tunnel de leur nihilisme ? Stopper leur lente et inexorable descente aux enfers ? Si les JO servaient déjà au moins à cela, ce serait un bien.

Ce serait comme une médaille d'or pour le cœur blessé de ces jeunes marginalisés, une médaille d'argent pour leur enfance oubliée, une médaille de bronze pour leur avenir brisé.



MICHELLE CHEVALIER

- avril 2024 -

Visions et paysages

Mon plus beau paysage

J'ai voyagé,
Étonnée de découvrir tant de splendeurs,

J'ai jardiné
Étonnée de la paix qui régnait au jardin,
Et de ma rencontre avec ses habitants.

Je me suis assise
Étonnée de saisir un crayon, et d'écrire,
Comme d'autres prennent un pinceau.

En fait, je n'ai rien eu à chercher
Mon « paysage » m'attendait
S'offrant devant moi
S'étendant à l'infini...

J'avais libre choix :
J'attrapai au vol des mots, des images
S'aventurant au rivage de ma pensée ;
Ils se poursuivaient élégamment
Se disputaient comme des enfants dans leurs jeux
S'affalaient sur ma page, gloussant de plaisir.
Je les laissai œuvrer
Chacun trouvant place en mon écrit.

Mais, je dus chercher les retardataires, les anxieux
Les naufragés, les inconsolables
Je les apprivoisai, les consolai
Leur donnai une nouvelle vie,
Ils finissaient par avoir envie d'offrir un peu d'eux-mêmes
Par fraterniser, et c'est ainsi que,
Tout naturellement,
La laideur de ce monde s'écarta
Pour laisser place aux chants, à la beauté
Au soulagement, à la douceur,
Au rassemblement des âmes bien nées
Ou cabossées.

RINA MALLONE-DUPRIET

Le 18 avril 2024

Vision poétique

Nous avons tous plus ou moins
Expérimenté cette vision poétique
Qui nous plonge comme témoin
Au cœur d'une poésie romantique.

A la première lecture, on voit
Des mots désordonnés et contrariés
Se battre pour un texte sans voix
Que seul le lecteur pourra apprécier.

Pourquoi donc Musset a choisi
D'intituler son poème « Vision » ?
Quelle étrange idée a-t-il saisie
Pour le présenter sous cette version !

Il a pris la forme d'une « prosopopée * »
Qu'il a créée sans hésitation.
Alors une entité abstraite est née
Sous la plume qu'il dirigeait en vision !

(Extrait de poésie posthume d'Alfred de Musset)

« Je vis d'abord sur moi des fantômes étranges
Trainer de longs habits.
Je ne sais si c'étaient des femmes ou des anges !
Leurs manteaux m'inondaient avec leurs belles franges
De nacre et de rubis. »

.....
« Mais rien ne reste plus que l'ombre froide et nue
Où craquent les cloisons.
J'entends des chants hurler,
Comme un enfant qu'on tue ;
Et la lune en croissant découpe dans la rue
Les angles des maisons ».

On le retrouve bien ici ce poète adulé
Qui témoigne de ses sentiments
Et nous montre l'art caché
De ses poésies au travers de ses tourments.

Rina Mallone-Dupriet

**(figure de rhétorique par laquelle on fait parler et agir une personne que l'on évoque
(absent, défunt, animal ou chose personnifiée))*

La poésie imaginaire

Quel délice de pouvoir jouer avec les mots.
Quel bonheur de pouvoir imaginer leurs sons.
Seuls les poètes peuvent jouer en écho
Sur les notes de la vie, d'un monde à l'unisson.

Imaginer un univers nouveau,
Créer un monde à venir sans nom
Et révéler au lecteur le fond
De sa vision en cadeau.

Le poète a dans le cœur une beauté incommensurable
Qui le suit jour et nuit sans une trêve palpable !
Il nous raconte les délices du monde
Et s'amuse des mots qui défilent en ronde
Sur sa page blanche que la lumière inonde.

Un paysage sans nom

Ma vie s'est arrêtée il y a deux ans à peine
Et le temps s'est enfui autant que je m'en souviens !
Un vent doux venait me caresser la peau
Et je m'imaginai déjà tout là-haut.

Je venais de rendre la vie, que l'on m'avait donnée,
À celui qui dans l'ombre gérait ma destinée.
Au fond de ce tunnel assombri par mon ombre
J'entrevois une petite lueur au milieu des décombres !

Le soleil avait disparu dans la pénombre de la nuit.
La lune s'était cachée au creux des nuages de pluie.
À l'horizon, un paysage de rêve s'ouvrait sous mes yeux
N'était-ce pas déjà là l'éternel paradis des cieux?

Je sentais s'accrocher à mes doigts écartelés
La main de ceux que j'avais vu défilier
Dans les cimetières depuis des années
Sacrifiant parfois le peu de temps qu'ils m'avaient donné.

Soudain, mes yeux ne s'ouvrent plus et ma voix est inaudible.
Mon corps a disparu et mon cœur devenu invisible.
Que me reste-t-il donc de ce voyage sans retour,
Peut-être un simple sentiment qui ressemble à l'Amour.

Rina Mallone-Dupriet
Le 24-04- 2024

CLAUDINE SPLINGART.

Vendredi 21 septembre 2018

La campagne et ses saisons

(sonnet irrégulier)

À la campagne j'aime toutes les saisons.
Printemps, été, automne, hiver, quatre beautés,
De ses plus beaux oripeaux chacune habillée,
La mousseline blanche et paillettes maison

Pour Hiver qui n'aime guère les arbres nus
Et les préfère avec manchons étincelants
Pour préparer la robe verte de Printemps,
Camaïeux étonnants jamais encore vus.

Puis Été à la robe si courte et enjuponnée
Jaune, rouge, kaléidoscope vivant
Annonce ainsi Automne, vif et triomphant,

Patchwork de fruits et feuilles tout enrubannées.
Avançant avec précautions dans les champs
Me dirige à petits pas vers le Nouvel An !

MARIE-CLAUDE ROBICHON

5 janvier 2018

Le brise-glace

Si je devais vivre au pays des glaces
Sans doute aucun, tu serais mon bateau favori,
Le seul qui pourrait ne me faire perdre face
Et me redonner l'énergie, Brise-glace !

Hélas tu ne pourrais, sans naufrage
M'emmener vers les seuls pays
Où j'accepte la neige,
La Mongolie, la Mandchourie,

Immenses terres, où s'élancent
De fiers cavaliers, à mémoire ancestrale
Portant au poing le si bel oiseau qui s'envole
Amoureusement dressé
Pour la chasse royale
Avec des leurres attachés aux coursiers. *

On les voit planer ces rois ailés,
Sur l'immense plaine enneigée
Et sans coup férir piquer
Tout droit sur leur proie !

De grands concours les rassemblent
Et l'on y parcourt pour s'y rendre
D'immenses distances
Là, c'est la réjouissance,
La récompense
Pour ce peuple tenace et fier...

Oui dans ces seuls pays de neige
J'aimerais que le Brise-glace
Me dépose au cœur d'une yourte !

**(Souvenir d'un film mongol, vu avec Martial)*

TU VERRAS DANS MES YEUX

Tu verras dans mes yeux quelque brindille folle,
Des songes à n'en plus finir, et le passé...
Mais de l'amour pour toi et des mots qui s'envoler
Aux ailes de mon cœur sur ta bouche embrassée.

Tu verras dans mes yeux, l'infime ciselure
Du temps, l'intime étoile que les tiens gravèrent,
Ce sentiment d'aimer comme on sent la brûlure
Au fond de soi, si douce au sortir de l'hiver...

Tu verras dans mes yeux ce que je n'écris plus,
Ce que je ne dis pas, mes silences d'hier....
Tu te reconnaîtras dans les tons qui m'ont plu
Pour écrire ton cœur jusque sur ma paupière...

Tu verras dans mes yeux, Museline, tes tiens.
Tu sauras que je t'aime et qu'au reflet des jours,
Au claiet de ton cœur, dans ta main que je tiens...
Tu liras dans mes yeux ton poème d'amour.

